

YOLANDE
VILLEMAIREAu sommet de son art
Page F 4

DE VISU

Quatre jeunes artistes exposent
Page F 8

LE DEVOIR

LIVRES

C A H I E R
F

PETER ANDREWS

La
question
irakienneJEAN-FRANÇOIS
NADEAU
LE DEVOIR

Les occasions font parfois les faucons. A la guerre comme dans le commerce. Plus de 150 000 soldats américains, quatre porte-avions et des centaines d'appareils qui menacent un petit dictateur, cela suscite la parution de livres de circonstance, *La Guerre des Bush*, œuvre d'Eric Laurent, un «grand reporter», a été écrit et imprimé dans l'urgence de l'actualité, de part et d'autre de l'Atlantique.

Précisons d'emblée ce que le communiqué de presse et la quatrième de couverture n'indiquent pas: Eric Laurent est le directeur littéraire chez Plon, la maison qui le publie. A cette enseigne, Laurent a d'ailleurs déjà donné à lire des livres plutôt hagiographiques

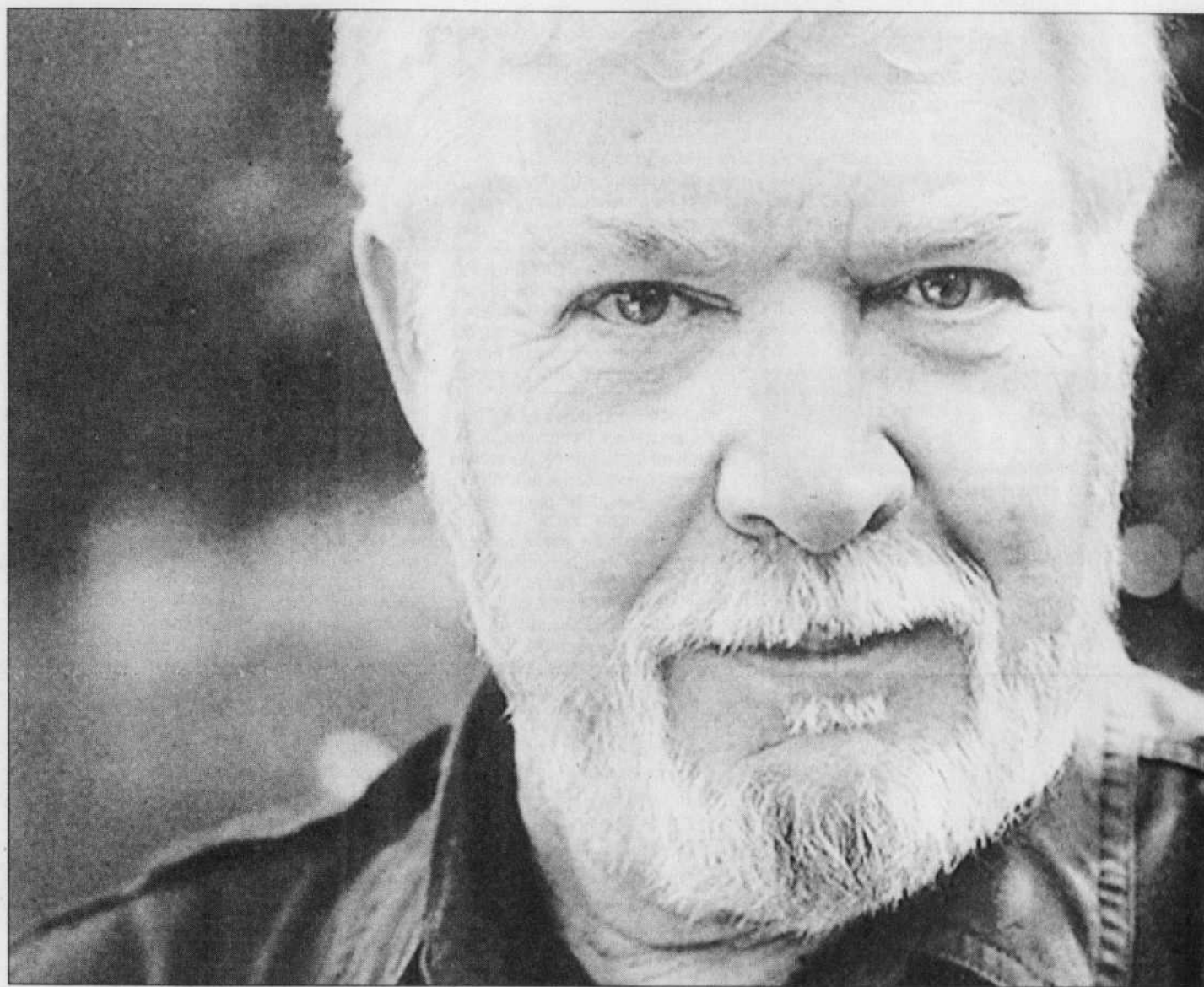
Oui, le
secrétaire
à la Défense
d'hier,
Donald
Rumsfeld,
armait
Saddam

de certains
chefs d'Etat
pour le moins
controversés:
Henri Konan
Bédié et Has-
san II.
Mais son
nouveau livre
permet en par-
ticulier de dé-
couvrir un peu
mieux la fami-
le Bush. No-
tamment le
grand-père,

Prescott Bush, qui, entre deux parties de golf avec le président américain du temps, n'hésitait pas à mener des affaires en or avec le régime nazi. George Bush père continuera les affaires, sera patron de la CIA puis président des États-Unis dans le sillage de Reagan. On connaît à peu près la suite: un fils, aussi peu doué pour les affaires que pour les relations internationales, succède à son père grâce à une élection qui tient davantage de la comédie que de la démocratie.

Cependant, sait-on à quel point sont complexes les rapports qui se dessinent, à partir des années 80, entre industriels et politiques américains et irakiens? Washington consent alors des prêts fabuleux à l'Irak, en principe pour acheter du matériel agricole. Parmi le matériel américain acheminé à l'Irak, on note 60 hélicoptères Hughes et des hélicoptères Bell «équipés pour asperger les récoltes». Dans les deux cas, «il suffisait de quelques heures pour les transformer en engins de guerre». Comment expliquer qu'entre février 1985 et le 28 novembre 1989, au moins 61 livraisons de cultures biologiques furent faites par des laboratoires américains au régime

VOIR PAGE F 2: IRAK



SOURCE: HARPER ET COLLINS

Le théâtre intime
de Timothy Findley

Au mois de juin dernier s'éteignait dans sa résidence de Provence le romancier canadien-anglais Timothy Findley, à l'âge de 72 ans. Un an plus tôt, son dernier roman, *Spadework*, une histoire intime avec comme toile de fond le Festival de théâtre de Stratford, en Ontario, où Findley a joué et été joué, paraissait chez Harper et Collins. Le livre, dans sa traduction française, s'intitule *Les Robes bleues*. Il paraît ces jours-ci, en France et au Québec, aux Éditions du Serpent à plumes. Théâtre intime d'un grand écrivain.

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

Pour ses proches, l'homme s'appelait Tiff, un acronyme réunissant les initiales de son nom: Timothy Irving Frederic Findley. En entrevue, Timothy Findley a souvent dit que c'est son premier métier d'acteur qui lui avait fourni les meilleures armes pour devenir écrivain. «A travers le métier d'acteur, disait-il, j'ai fait l'apprentissage de la langue, de la structure, de la cadence, du rythme, de la façon de faire monter la tension.»

Aussi, toute l'intrigue des *Robes bleues* se déroule autour d'un acteur, Griff Kincaid, bel homme talentueux et ambitieux. Marié et père d'un enfant, Griff subit les avances d'un metteur en scène qui réclame que Griff couche avec lui avant de lui offrir une brochette de premiers rôles. Comme d'habitude dans les romans de Findley, on retrouve ici certains échos de la véritable existence de Findley et de ses débuts comme acteur.

«Dans un sens, ce livre survient comme la

fermeture d'une boucle», dit, joint en Provence, le documentariste Bill Whitehead, lui-même acteur de formation, qui fut le conjoint de Timothy Findley durant plus de quarante ans et qui fut aussi son agent.

C'est au moment de la fondation du théâtre de Stratford, en 1953, que le jeune Timothy Findley a fait ses débuts sur les planches comme comédien. Le festival, fondé par le journaliste John Patterson, était alors conçu pour se consacrer exclusivement aux œuvres de Shakespeare.

Entre les pages des *Robes bleues*, on retrouve cette ambiance inimitable de décor et de costumes, de trac et de performance, de rencontres de comédiens tard le soir après les représentations, dans de petits établissements, qui refait surface dans la mémoire de l'auteur. Comme pour retourner à ces sources, Findley et Whitehead ont d'ailleurs vendu en 1998 leur ferme en Ontario pour s'installer dans un condominium à Stratford.

«En fait, cette ville, telle qu'elle est décrite dans le livre, est double. Il y a le Stratford qui se concentre autour du festival et il y a celui qui se

regroupe autour des usines, explique Whitehead en entrevue. Et le Stratford des usines n'apprécie pas les gens du festival. Il croit que les gens du théâtre sont une bande d'homosexuels, ce qui n'est pas vrai!» Le Stratford décrit dans *Les Robes bleues*, c'est aussi celui qui observait les démêlés de l'ancien président des États-Unis, Bill Clinton, avec sa maîtresse, Monica Lewinski. Et Findley en profite, par moments, pour aborder la question de l'identité canadienne, devant celle, pourtant omniprésente, des États-Unis.

«Sa fuite, écrit-il au sujet du personnage de Jane, une Américaine d'origine vivant à Stratford, l'avait amenée dans cette autre culture dont elle avait tant entendu parler pendant les années troubles de la guerre du Vietnam — cette autre culture du continent nord-américain, bien que les Américains n'hésitent pas à affirmer qu'il n'y a pas de culture «là-haut», au Canada, et encore moins une culture propre aux Canadiens.»

Findley a aussi abordé le thème de l'ambition, de ce qu'elle nous porte à faire, de ce qu'elle nous refuse aussi.

«Au cours de ses premières années en tant qu'acteur, il avait effectivement subi des avances d'un grand metteur en scène européen, raconte Whitehead à ce sujet. Il avait résisté à ses avances, ne voulant devoir son succès qu'à son véritable talent. [...] Mais il s'est souvent demandé ce qu'il serait survenu s'il avait accepté, ou si ses pressions avaient été exercées sur quelqu'un qui n'était pas homosexuel.»

VOIR PAGE F 2: FINDLEY

LIVRES

IRAK

SUITE DE LA PAGE 1

de Saddam Hussein? Parmi ces envois, on comptait 19 conteneurs de bactéries de l'anthrax.

Lorsque, le 16 mars 1988, le régime de Saddam massacre des milliers de Kurdes grâce à des armes biologiques, Bush père ne s'indigne pas. Il va même presque aussitôt encourager d'autres prêts en faveur du régime, alors que tout indique et que chacun sait fort bien que cet argent est détourné à des fins militaires.

Oui, le secrétaire à la Défense d'hier, Donald Rumsfeld, armait Saddam. Et le secrétaire à la Défense d'aujourd'hui, Donald Rumsfeld, trouve que Saddam est trop armé...

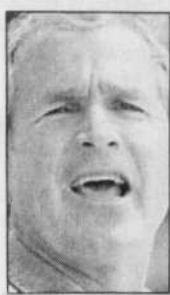
Que représenterait donc, sur le plan humain, une nouvelle guerre contre l'Irak, guerre menée à peu près par les mêmes acteurs qu'il y a une décennie? Selon Eric Laurent, lors de la guerre du Golfe, les forces alliées ont largué en une seule semaine sur l'Irak «deux fois plus de bombes que sur toute l'Allemagne durant la totalité de l'année 1944». Les Américains laissent entendre, par le truchement de la *New York Times*, que la nouvelle campagne donnerait lieu à des bombardements dix fois plus soutenus que ceux de 1991.

Le discours américain aspire néanmoins à donner un aspect éthique à l'horreur des bombardements, comme le confirmait justement le *New York Times* la semaine dernière: «Les États-Unis voulant aider à reconstruire l'Irak rapidement après tout conflit, la campagne aérienne a pour but de limiter les dégâts infligés aux infrastructures et aux victimes civiles.» Plus de bombes, plus d'aide?

Si ce nouveau livre d'Eric Laurent sent à plein nez la recette commerciale du «dossier secret» et autres «livres noirs» pour gogos, il n'en demeure pas moins intéressant, voire recommandable. Après tout, Eric Laurent ne s'intéresse pas à au Moyen-Orient depuis hier. Avec Pierre Salinger, il a publié, en 1990, un intéressant dossier sur la guerre du Golfe (chez Olivier Orban).

Mais en même temps, on ne saurait trop recommander de lire mieux, beaucoup mieux. Parmi les nouveautés sur ce sujet brûlant et capital, notons *La Question irakienne*, de Pierre-Jean Luizard. Plus posé, plus documenté, mieux assuré, ce livre apparaît de meilleur conseil pour qui souhaite aller plus loin que les «révélation» et la relation de l'histoire au quotidien qu'offre le travail d'Eric Laurent.

On n'y échappe pas: pour mieux comprendre la fixation quasi névrotique des Bush sur l'Irak, il faut lire.



George W. Bush

On n'y échappe pas: pour mieux comprendre la fixation quasi névrotique des Bush sur l'Irak, il faut lire.

LA GUERRE DES BUSH
LES SECRETS INAVOUABLES

D'UN CONFLIT
Eric Laurent
Plon
Paris, 2003

LA QUESTION
IRAKIENNE
Pierre-Jean Luizard
Fayard
Paris, 2003

FINDLEY

À 70 ans, Findley ne sentait plus l'énergie créatrice de ses débuts et se disait frustré des échanciers fixés par des éditeurs

SUITE DE LA PAGE 1

En fait, Timothy Findley a déjà dit s'identifier beaucoup au personnage de Jane, la femme essulée de Griff, qui éprouve pour sa part une attirance sexuelle très forte, très physique aussi, pour un employé de Bell venu réparer sa ligne téléphonique. Dans ce roman, plus que dans les autres romans de Findley, on sent le contact des peaux qui se touchent, l'expérience de la sueur sur le corps, celle du désir à l'état pur.

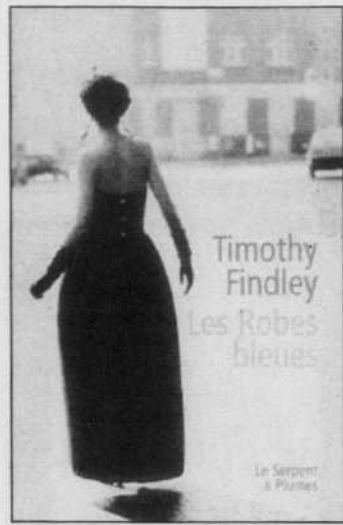
«Je crois que, dans ce livre, il a travaillé sur le corps, et il est allé plus près que jamais de la description de la sexualité, dit Whitehead. Dans la plupart de ses livres, il traitait de la sexualité en se référant à autre chose et en évoquant des similitudes. Cela le frustrait de ne pas pouvoir la décrire. Et je crois qu'il a beaucoup travaillé là-dessus, mais je ne suis pas sûr qu'il était content du résultat.»

Comme certains critiques,

Findley a exprimé une certaine insatisfaction envers ce dernier livre, qu'il considérait comme étant «le plus mince» de tous ceux qu'il avait écrits.

«Je n'écrirai jamais un autre livre de cette ampleur», avait-il dit d'ailleurs après la parution de *Pilgrim*, en 1999, livre qui lui a valu, de façon posthume, le prix des libraires pour le meilleur roman étranger, l'été dernier. Roman existentiel, *Pilgrim* raconte l'histoire d'un historien de l'art qui tente de se suicider, mais dont la mort ne veut pas, et qui finira dans le cabinet du psychanalyste Carl Gustav Jung, juste avant que n'éclate la Première Guerre mondiale. Un an plus tôt, *La Fille de l'homme au piano*, toujours de Findley, plongeait dans l'univers d'une famille ontarienne juste avant la Seconde Guerre mondiale.

«Peut-être qu'il n'était pas content de ce livre, en effet», commente Whitehead au sujet des



Robes bleues. À 70 ans, dit-il, Findley ne sentait plus l'énergie créatrice de ses débuts et se disait frustré des échanciers fixés par des éditeurs. Quoi qu'il en soit, Timothy

Findley n'a pas cessé d'écrire, jusqu'à la fin, jusqu'à cette fracture du pelvis qui devait lui coûter la vie. «La veille de cette chute, explique Whitehead, il avait établi le plan de son prochain projet, la mise en scène d'une version des Femmes de Troie, replacée dans le contexte de la guerre de Crimée, au XIX^e siècle.»

«C'était la première guerre à avoir la couverture des photojournalistes, et dans son idée, le cœur aurait été composé de photojournalistes commentant la guerre.»

Quand à Whitehead lui-même, il travaille pour 2004 sur une édition d'extraits du journal de voyage de Findley, qui s'intitulera *The Journeyman*. Sa façon à lui de ne pas laisser tomber le rideau sur l'œuvre d'une vie.

ROBES BLEUES

Timothy Findley
Le Serpent à plumes
Paris, 2003, 420 pages

ARTS VISUELS

L'art, maintenant

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Pour la deuxième fois en trois ans, l'historien de l'art Burkhard Riemschneider et la commissaire d'exposition Uta Grosenick publient aux Éditions Taschen leur répertoire des 137 artistes contemporains considérés comme «les plus influents» ou, du moins, comme ceux ayant émergé ces dernières années sur la scène internationale.

Loin d'être un ouvrage qui tente de mettre de l'ordre dans un monde où la vitesse est un *modus operandi*, l'ouvrage est une vitrine qui donne ses quatre pages systématiquement aux 137 artistes choisis (un chiffre semblant aléatoire). Sans chercher à élaborer une syntaxe entre chacun de ses éléments, *Art Now* reprend la formule de *L'Art au tournant de l'an 2000* et pour l'essentiel élabore une liste d'élus, sans mettre en question ou en perspective ces productions autrement que par un bref commentaire, de l'ordre de la vignette.

Utile, ce genre de publication? Pour qui cherche à se rincer l'œil, oui. L'ouvrage permet, en zappant, de se mettre au diapason de l'art qui fait tourner les têtes dans les grandes manifestations inter-



nationales, que les auteurs viennent cueillir sans plus de discussions, tout en rappelant que le bassin d'artistes considérés était (forcément) plus large au départ. Admirablement illustré mais pas toujours des plus clairs au chapitre de la mise en page, *Art Now* a cru bon de rectifier le tir par rapport à l'édition précédente, tout en se défendant d'être une suite. Peu de Français trouvaient grâce dans l'édition précédente. Dominique Gonzalez-Foerster, Pierre Huyghe, Philippe Parreno, tous de France, accèdent au registre cette fois. Les artistes asiatiques ajoutés vivent dé-

sormais aux États-Unis, soit Udomsak Krisanamis et Won Ju Lim. Si le précédent titre ne permettait pas de dire que «l'art du XXI^e siècle» ne serait pas aux pays latins, la nouvelle mouture donne de la place à des créateurs mexicains et brésiliens. Comme quoi l'art-qui-se-fait-maintenant peut fluctuer selon ce que je refuse de voir comme un effet de mode, mais à tout le moins selon une manière tributaire des lunettes portées au moment du recrutement des artistes.

On se demande comment des gens comme Jeff Koons, par exemple, qui a été influent, peuvent encore y jouer un rôle, lui qui fait figure de grand-père parmi ces jeunots, mais forcément quelques noms ont dû être sacrifiés. C'est le cas du Canadien Stan Douglas, qui n'a pas fait la coupure, selon l'expression sportive. Reste alors Janet Cardiff et Jeff Wall, le duo artistique canadien désormais incontournable. A consulter comme un *Who's who* de l'art contemporain.

ART NOW

Burkhard Riemschneider
et Uta Grosenick
Taschen
Köln, 2002, 638 pages

P O É S I E

Échecs et passions

DAVID CANTIN

Dans les instantanés en prose de Luc LaRoche, des fragments de vie évoquent l'incertitude humaine à travers ses liens les plus fragiles. Comme un signe du temps, des hommes ainsi que des femmes ne cessent de contourner les obstacles d'une fuite inébranlable. Après *Ada regardait vers nulle part* (Herbes rouges, 2000), *Amours et autres détours* met en scène d'autres portraits incisifs au fil d'une détresse quotidienne. Cette fois, le désir semble être la principale cause de ces déceptions inattendues. Que de doutes et d'intrigues!

«Vous ne me connaissez pas, Alors dites-moi qui vous voulez que je sois.» Ces deux phrases, en guise d'introduction, invitent à découvrir un monde où le lecteur devient peu à peu complice. En l'espace de quelques pages, Luc LaRoche invente des personnages ainsi que des situations qui dérivent à même l'existence. On croise un insomniaque au ton ironique, un couple dans le déséquilibre éventuel d'une retraite heureuse ou encore un type qui surmonte sa solitude plutôt familière. D'un texte à l'autre, l'écrivain entre immédiatement dans la vie de ces héros ordinaires.

Cet art, où chaque détail compte pour beaucoup, s'intéresse à ce qu'il y a d'intenable dans certaines relations. L'amour devient de la nonchalance, de l'amitié, de la gêne, voire un fantasme à assouvir. Comme dans son recueil précédent, LaRoche retrace les preuves d'un échec moral. Plutôt sobre, son écriture cherche à rendre les moindres signes d'une détresse souterraine. On s'aperçoit que ces individus se connaissent peu, qu'ils cherchent à disparaître dans les failles du réel. En l'espace de quelques paragraphes, l'auteur imagine souvent une fiction qui s'ouvre sur l'essence même d'un conflit. Par ailleurs, un même dilemme guide ses trajets vers une nonchalance émotive. Quelqu'un souffre, alors qu'un autre abandonne sans raison valable.

Dans un registre qui rappelle parfois certaines œuvres de René LaPierre, *Amours et autres détours* n'arrive pas à convaincre de la même façon que *Ada regardait vers nulle part*. Ce deuxième volume de récits demeure trop semblable au premier. De plus, LaRoche n'atteint pas toujours ce niveau de justesse et de précision qui avait tant séduit au départ. Visiblement, la cohérence interne n'est pas à la hauteur. On finit donc par se demander si l'exercice ne tombe pas, brusquement, dans la complaisance. Bien sûr, il y a des textes superbes dans ce choix un peu flou. On pense, notamment, à cet extrait où une parole s'impose dans sa simplicité la plus cruciale: «Nous avions joué un match de tennis en fin d'après-midi. Maintenant que la nuit tombait, Julie était assise sur l'un des transats de la véranda, la tête rejetée en arrière, comme pour refaire surface après la baignade dans le lac. Le verre de bière vide, posé par terre à côté d'elle, me faisait craindre le pire: elle allait bientôt rentrer à Montréal, comme prévu. Mais c'était compter sans la chance. L'orage éclata avec une telle violence...»

Par contre, on s'attendait à beaucoup plus de la part d'un écrivain aussi prometteur. Est-ce un défaut de reprendre le même canevas? Pas du tout, sauf que LaRoche aurait avantage à explorer un terrain un peu plus vaste.

AMOURS
ET AUTRES DÉTOURS
Luc LaRoche
Triptyque
Montréal, 2002, 121 pages

Palmarès
Renaud-Bray
Le baromètre du livre au Québec

du 29 janvier au 4 février 2003

1	Actualité	LA QUESTION IRAKIENNE	P.-J. LUZARD	Fayard	3
2	Polar	L'EMPIRE DES LOUPS	J.-C. GRANGÉ	Albin Michel	2
3	Essais	LES NOUVEAUX MAÎTRES DU MONDE	J. ZIEGLER	Fayard	14
4	Roman	JE NE SAIS PAS COMMENT ELLE FAIT	A. PEARSON	Plon	7
5	Psychologie	LES VILAINS PETITS CANARDS	B. CYRULNIK	Odile Jacob	110
6	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	15
7	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafont	110
8	Roman	LE PIANISTE	W. SZPILMAN	Robert Laffont	101
9	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	122
10	Roman	PARDONNEZ NOS OFFENSES	R. SARDOU	XO éd.	12
11	Psychologie	CESSEZ D'ÊTRE GENTIL, SOYEZ VRAI !	T. D'ANSENBURG	L'Homme	108
12	Santé	ET SI ÇA VENAIT DU VENTRE ?	P. PALLARDY	Robert Laffont	25
13	Psychologie	LA PART D'OMBRE DU CHERCHEUR DE LUMIÈRE	D. FORD	du Roseau	4
14	Roman Qc	CATALINA	G. GOUGEON	Libre Expression	17
15	Psychologie	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	14
16	Éducation	LES CARRIÈRES D'AVENIR 2003	COLLECTIF	Ma Carrière	3
17	Roman Qc	UN PEU DE FATIGUE	S. BOURGUIGNON	Qc Amérique	14
18	Polar	LE RESEAU CORNELLE	K. FOLLETT	Robert Laffont	2
19	Actualité	APRÈS L'EMPIRE	E. TODD	Gallimard	17
20	Actualité	LA GUERRE DES BUSH	E. LAURENT	Plon	1
21	Santé	CE QUE LES MAUX DE VENTRE DISENT DE NOTRE PASSÉ	G. DEVROEDE	Payot	39
22	Biographie	ARRÊTE-MOI SI TU PEUX	F. W. ABAGNALE	Stanké	9
23	Cuisine	CUISINE VÉGÉTARIENNE	COLLECTIF	Marabout	3
24	Biograph. Qc	ROBERT PICHE AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLE	Libre Expression	14
25	Faune	LES CHATS NOUS PARLENT	DIBRA / RANDOLPH	le Jour	4
26	Spiritualité	METTRE EN PRATIQUE LE POUVOIR DU MOMENT...	E. TOLLE	Ariane	40
27	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN	A. BRASHARES	Gallimard	33
28	Érotisme Qc	ROUGIR UN PEU, BEAUCOUP, PASSIONNÉMENT	M. GRAY	Guy Saint-Jean	2
29	Roman Qc	MEILLEURS CONTES FANTASTIQUES QUÉBÉCOIS	COLLECTIF	Fides	55
30	Roman	LA TACHE	P. ROTH	Gallimard	19
31	Psychologie	DE L'ESTIME DE SOI À L'ESTIME DU SOI	J. MONBOURQUETTE	Novalis	16
32	Roman	IMPRIMATUR	MONALDI / SORTI	JC Lattès	3
33	Sport	GUIDE DES MOUVEMENTS DE MUSCULATION	E. DELAVIER	Vigot	242
34	Roman Qc	UN HOMME ET SON PÉCHÉ	C.-H. GRIGNON	Stanké	14
35	Jeunesse Qc	CHANSONS ET RONDES POUR S'AMUSER (Livres & DC)	H. MAJOR	Fides	16
36	Polar	LE COFFRE AUX ÂMES	D. KHAYAT	XO éd.	33
37	Roman	SANAQA	M. NAPPALUK	Stanké	15
38	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 2	N. LESTER	les Intouchables	12
39	Polar	MYSTIC RIVER	D. LEHANE	Rivages	42
40	Essais	MIKE CONTRE-ATTAQUE !	M. MOORE	Boréal	16
41	Cuisine	SUSHIS ET COMPAGNIE	COLLECTIF	Marabout	42
42	Polar	PARS VITE ET REVIENS TARD	E. VARGAS	Viviane Hamy	60
43	Nutrition	QUATRE GROUPES SANGUINS, QUATRE RÉGIMES	P. J. D'ADAMO	du Roseau	173
44	Histoire	UNE HISTOIRE POPULAIRE DES ÉTATS-UNIS	H. ZINN	Lux	17
45	B.D.	LE DÉCALOGUE, t. 8 - Nahik	GIROUD / ROLLIN	Glénat	7

♥ Coup de Cœur RB ■ Nouvelle entrée ■ Nombre de semaines depuis parution

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

24 succursales au Québec
Pour commander : ☎ (514) 342-2815
www.renaud-bray.com



On dit que le cœur a ses raisons, nous l'avons bien compris.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Un réel incertain

Le dernier roman d'Agustina Bessa-Luis, grande dame des lettres portugaises

NAÏM KATTAN

Agustina Bessa-Luis est la grande dame des lettres portugaises contemporaines, auteure d'une cinquantaine de romans dont quelques-uns furent portés à l'écran par le doyen des cinéastes du Portugal, Manoel de Oliveira. C'est à la demande de celui-ci qu'elle écrit *Le Principe de l'incertitude* afin de créer un rôle pour sa petite-fille, Leonor Baldaque.

Dans plusieurs de ses romans, Bessa-Luis dépeint la décrépidité d'une aristocratie rurale, classe frappée par le changement politique et surtout par la transformation technologique et qui traverse son déperissement dans une quasi-inconscience.

L'action du *Principe de l'incertitude* se déroule dans le Douro, région viticole dont la grande ville est Porto. La roman-ciétre nous introduit dans le monde de familles riches ou appauvries. Trois personnages occupent la scène: un homme, Antonio Clara, qu'on surnomme (Eillet-Rouge, et deux femmes, Camila et Vanessa. Bessa-Luis raconte les réactions de ces personnages face aux bouleversements sociaux. Antonio demeure inerte, sans ambition et sans projet. Les deux femmes s'affrontent, partagent la vie de cet homme et l'utilisent soit comme appui, soit comme prétexte ou paravent.

Le passé de Vanessa est obscur. Belle, séduisante, elle fait usage de ses atouts pour construire un empire de bordels, de boîtes de nuit, de salles de jeu, de bars où l'on pratique le commerce des corps et de la drogue. Elle est entourée d'hommes de main, de gardes du corps, et vit dans un luxe ostentatoire. Antonio est ouvertement son amant, mais elle ne veut pas l'épouser. Celsa, sa mère, se met à la recherche d'une jeune fille honnête et tombe sur Camila. Une beauté dont le père a perdu sa fortune au jeu. Le mariage s'accomplit, une formalité dans l'absence de l'amour et du sexe. Camila y consent pour sortir de la pauvreté.

Vanessa vit dans la même maison et s'allie à l'homme, son amant, pour persécuter la jeune femme, qui est affamée et quasiment enfermée. Curieusement, c'est parce qu'elle l'aime et l'admire que Vanessa maltraite Camila. Le mari sert de jouet, d'instrument. Camila, personnage ambigu, mystérieux, se résigne à la souffrance. Ambitieuse, elle aspire à la richesse, au luxe, dans la proximité desquels elle évolue, qui semblent être à sa portée

et dont elle profite parfois, au gré des caprices de Vanessa. Elle subit son sort sans réagir, sans se révolter. On a l'impression qu'elle accepte les bouleversements dont elle est le témoin et souvent l'objet comme des faits inéluctables qui relèvent davantage des mouvements de la nature que de l'action des hommes. Sa force est de persister, de durer.

Une des boîtes de Vanessa est la proie des flammes, incendie criminel dont l'une des victimes est Antonio, alors que Vanessa quitte les lieux et part en Espagne. Camila est soupçonnée d'en être l'instigatrice. L'inspecteur de police qui l'interroge est séduit, attiré, en l'absence de tout érotisme, par son impassibilité, sa beauté de glace. Même s'il ne nie pas son innocence, il lui conseille de prendre un avocat. Elle suit son avis. La relation avec l'avocat aboutit rapidement au mariage, puis à la naissance d'un enfant.

On a l'impression que, pour Camila, le réel se résume à un panorama de lieux, une succession de maisons, de paysages ainsi que d'hommes et de femmes qui traversent son existence sans l'atteindre. Elle est à l'image d'une société condamnée à l'inertie, en train de mourir. La seule suite à son déperissement est un amoncellement de souvenirs de famille sans lendemain qui s'évanouissent sous le poids de leurs propres fragmentations.

Bessa-Luis sait tenir le lecteur en haleine dans le vertige de sentences lapidaires, de jugements à l'emporte-pièce, sans tenir compte de la morale ou de la psychologie

Après avoir terminé la lecture du roman, je suis allé voir le film qu'en a tiré Manoel de Oliveira. Le texte est respecté. Cependant, même en perdant une part de leur complexité, de leur substance, les personnages ne gagnent pas en limpidité, demeurent incompréhensibles. On ne peut que louer le cinéaste qui a ainsi évité de réduire cette œuvre si riche à un mélodrame banal.

LE PRINCIPE DE L'INCERTITUDE

Agustina Bessa-Luis
Traduit du portugais
par Françoise Debecker-Bardin
Éditions Métallie
Paris, 2002, 311 pages

LIVRES

JOURNAL

Jasmin le torrentiel

LOUIS CORNELIER

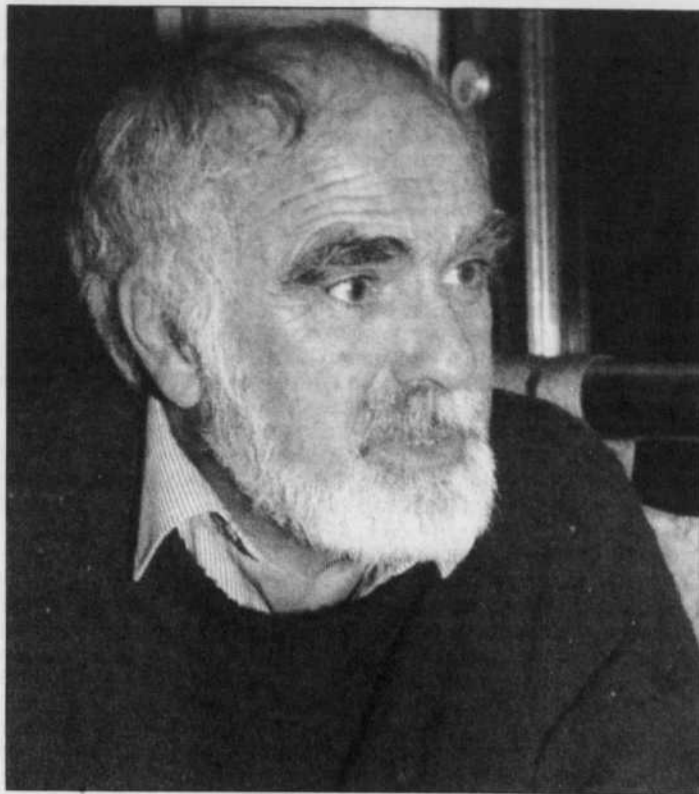
Pendant un an, Claude Jasmin a rédigé et publié quotidiennement, sur Internet, son journal. Lui qui, dans son ouvrage précédent, annonçait sa retraite littéraire, le voilà de nouveau, inspiré, dit-il, par Cocteau et Sollers, à son écran d'écriture, afin de partager son quotidien avec ses lecteurs: «Petits paquets d'annotations légères et, ici et là, affirmations nettes, jugements péremptifs au beau milieu d'innocentes déclarations sur des faits divers qui sont d'une totale banalité parfois.»

Le «grand torrentiel» qu'il est — et l'ampleur de ce journal le prouve encore une fois en s'étendant sur plus de 400 pages pour à peine cinq mois — a goûté avec délectation l'expérience du site Internet: «Je n'en reviens toujours pas de ces 600 aimables visiteurs sur mon site web. Cette invention est incroyable. Je ne pensais pas vivre une telle expérience sur mes vieux jours.»

Ensemble, il faut le dire, est franchement communicatif. Avec le doigt perpétuellement sur la gâchette, Jasmin se nourrit des actualités littéraires, culturelles et sociopolitiques, balançant ses jugements avec un entrain qui ne se dément pas.

«La vie littéraire, confesse-t-il, est la seule grande attraction de [son] existence» et occupe donc beaucoup de place dans ce journal. Devoreur de livres, il commente ses lectures à l'emporte-pièce et dénonce les travers de l'institution littéraire québécoise. Enragé par le colonialisme de nos médias culturels, qui préfèrent trop souvent ce qui vient d'ailleurs à la production nationale, il se moque aussi, par exemple, des poses d'une Nelly Arcand qui joue la pute effarouchée et profite de la complaisance médiatique.

Jasmin a une monomanie: l'écriture de lettres ouvertes aux journaux. Aussi, pendant un an, ce journal a servi de déversoir à ses opinions. Dans un feu roulant de jugements énergiques, le diariste, qui se dit moraliste non moralisateur et fier de l'être, condamne la boxe («Faut être sauvage, abruti, inconscient, arriéré mental profond — de jeunes gueux exploités par des



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Dans *À cœur de jour*, Claude Jasmin balance ses jugements avec un entrain qui ne se dément pas.

brutes — pour se cogner à coups de poing sur la tête», les pornographes (il traite, par exemple, Guy A. Lepage, auteur d'*Un gars, une fille*, d'*obsédé sexuel*), la paternaliste idéologie de la charité privée, à laquelle il dit préférer «la redistribution, le socialisme laïque», il dénonce aussi le «racisme inversé» de ses compatriotes («Le raciste ordinaire méprise les étrangers. L'inverti méprise les siens») et plaide en faveur d'une réelle intégration des néo-Québécois: «Quand on se choisit une nouvelle patrie, on s'adapte à ce pays. Point final. Assez de cette tolérance des nous, du racisme inversé qui ferait qu'on s'écraserait sans cesse devant la visite en se niant. Onf! Au passage, il souligne aussi son appréciation critique du travail d'un Pierre Foglia et prend la défense de Denise Bombardier: «D'où peut venir cette haine chez tant de chroniqueurs face à Denise B.? Mystère! On engraisse ainsi une mode naïve.

Cette femme délutée au verbe tranchant, il faut lui rabattre le caquet? Pourquoi? Il y a pire, non?»

Sûr de lui mais jamais vaniteux, Jasmin reconnaît ses faiblesses («Que de fautes, monsieur l'écrivain!»), mais reste un ardent promoteur de l'estime de soi qui porte en elle, répète-t-il à plusieurs reprises, la clé du bonheur.

C'est un homme heureux, oui, et un écrivain enthousiaste et pudique (ses amours privées y sont, mais discrètes) qui signe ce journal enlevé. À cœur de jour, Jasmin est souvent léger et brouillon, mais toujours roboratif.

louiscornellier
@parroinfo.net

À CŒUR DE JOUR

Claude Jasmin
Éditions Trois-Pistoles
Paroisse Notre-Dame-des-Neiges,
2002, 416 pages

POÉSIE

Vérités et illusions

Bertrand Laverdure et Carle Coppens poursuivent une quête littéraire des plus stimulantes

DAVID CANTIN

On le répète souvent, la relève en poésie québécoise demeure bien frileuse. Faut-il mettre en cause le nombre étourdissant de recueils qui s'accumulent d'une année à l'autre? Bien sûr, il s'agit d'un débat que le milieu préfère éviter. D'ailleurs, on imagine déjà les regards inquiets devant une telle affirmation. Il ne faudrait surtout pas brusquer les poètes dans leur intimité rassurante. Heureusement, on retrouve certains auteurs qui amènent à penser le contraire. Même s'ils ne sont pas tout à fait de nouveaux venus, Bertrand Laverdure et Carle Coppens poursuivent une quête littéraire des plus stimulantes.

Depuis *L'Oraison cassée* (Le Noroît, coll. «Initiale», 1994), l'œuvre de Bertrand Laverdure fascine dans son besoin d'explorer une langue souvent porteuse d'énigmes. Ainsi, un réseau d'images fortes invite à découvrir un univers à la fois dense et inattendu.

Toujours au Noroît, *Audioguide* imagine une déambulation assez libre à l'intérieur de ce «grand cirque du vivant». On peut aussi lire ce cinquième livre comme les étapes cruciales vers une histoire très personnelle de la poésie en tant que métamorphose. Chez Laverdure, le poème indique le chemin à suivre: les sens invitent ainsi à se perdre dans les méandres du paysage habité. Est-ce possible de témoigner d'une sorte d'infection de la parole littéraire? Peut-être bien. Tout au long des trois parties, on avance à travers ce lieu inquiet où il est encore facile de se rendre jusqu'à «la périphérie des choses». Des contrastes étranges et incertains guident le lecteur vers l'espace durable du poème. On entre ainsi en contact avec un registre plutôt déstabilisant: «N'éteignons pas / ce qui peut nous faire croire / aux fruits que nous récolterons. / Laissons brûler / quelques torches, / restons sur le qui-vive, / attentifs, / cherchant dans l'anonymat / le plus complet / l'indécrottable passage / de l'innocence, / le chas de l'aiguille / par où coulera / le suc / qui nourrira / le poème sans texte.»

Derrière l'hermétisme de cette instabilité naturelle se cachent des tournois qui ordonnent une autre signification au réel. Il ne faut surtout pas se fier aux apparences: ce monde existe dans les failles d'un corps sensible. D'ailleurs, la première partie s'intitule *Écrire les archives pendant que nous conservons nos corps*. *Audioguide* met à l'épreuve des choix et des obstacles du visible. Au centre du recueil, le récit d'un apôtre impose la figure emblématique du pèlerin à la recherche d'une vérité souterraine. Laverdure insiste même en disant: «Nous nous sommes habillés / au vestiaire de la raison / avec quelques retailles de vérité.» La poésie devient alors un territoire à franchir, un acte où le doute de même que l'intuition surgissent sans crier gare. On ne peut qu'apprécier un itinéraire pareil dans la mé-

moire hétéroclite d'un individu. N'est-ce pas le poète de *Fruits* qui affirme que «l'air donne à toutes les émotions inattendues / leur première fulgurance, / leur chimie inadéquante / qui désolent les êtres humains?»

Manuel d'une brève existence

Avec une certaine dose d'humour, *Le Grand Livre des entorses* de Carle Coppens se présente comme un manuel plutôt sarcastique sur les problèmes contraignants de notre brève existence. On précise d'emblée qu'il existe une version longue ainsi qu'une version courte de ce recueil (un jeu ludique davantage qu'une coquetterie d'auteur). Comme dans *Poèmes contre la montre* (Le Noroît/Obsidiane, 1996), le ton se prête à un regard très critique à propos de la société actuelle. Dans ce dialogue avec les faiblesses alarmantes du monde moderne, Coppens ne s'empêche guère de célébrer les vertus du mauvais poème, d'utiliser abondamment la langue des guides ou encore de prendre de nombreux virages d'une humeur à l'autre. Vertigineux, le projet fascine dans son rapport plutôt immédiat avec la langue poétique.

L'oralité, ici, n'a rien à voir avec un lyrisme prétentieux mais n'hésite pas à prendre les détours nécessaires. On s'amuse en lisant cette manière, plutôt cynique, de remettre en question le «prêt-à-penser». On met également à distance un inconfort face aux lieux communs du poème et à son sentimentalisme redondant: «Nous construisons / n'importe comment / avec du fil de fer / et de grosses sensations / tout est bon, tout est utile / la douleur des épouses / comme le contact de leurs seins / pourvu que l'on avance / Il nous faut de l'élan / le mépris des petites réussites / disséminées çà et là / pour exciter notre appétit de vivre / Si un baiser correspond à 3 points-libido / que vaut le courage de déplaire? / Au moment de mettre sous presse / les avis divergent / Dans le doute / ne jetez rien.»

Derrière cette façon ironique de voir les moindres détails de la vie quotidienne, on découvre un observateur particulièrement attentif. Comme dans un véritable labyrinthe, il faut prendre le temps d'entrer dans *Le Grand Livre des entorses*.

AUDIOGUIDE

Bertrand Laverdure
Le Noroît
Montréal, 2002, 92 pages

LE GRAND LIVRE DES ENTORSES

(Deux volumes)
Carle Coppens
Le Noroît
Montréal, 2002, 152 pages et non paginé

LITTÉRATURE ANGLAISE

Un maître du roman à sensation

LOUISE MAUDE
RIOUX SOUCY
LE DEVOIR

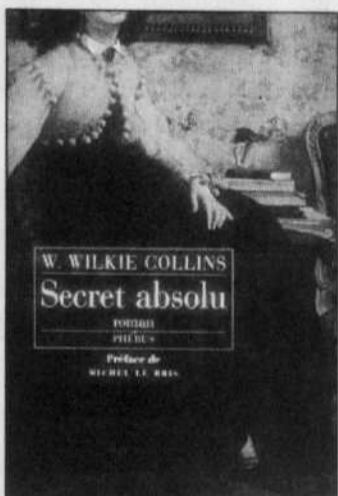
Maître incontesté du roman à sensation, à qui il aura d'ailleurs inspiré ses premiers souffles, Wilkie Collins est un remarquable raconteur d'histoires. Et si cet émule de Charles Dickens a d'abord connu le succès avec *La Dame en blanc*, publié en 1860, c'est avec *Secret absolu*, pourtant paru trois ans plus tôt, qu'il a affirmé le plus nettement son originalité. Michel Le Bris, «redécouvreur» de l'*«excentrique malgré lui»*, souhaitait voir ce bijou retraduit. C'est désormais chose faite grâce aux bons soins de Marie-Thérèse Carton-Piéron qui livre, aux Éditions Phébus, une version remaniée d'une admirable fidélité à l'original.

Genre mineur d'abord condamné par l'élite intellectuelle de la société victorienne, le roman à sensation est désormais reconnu pour avoir su transgresser les frontières rigides de la littérature

d'alors. D'un art qui élève l'âme, le roman devient un produit de masse dont le secret réside dans sa capacité à mener une intrigue. Chez Collins, il s'agit d'un acte de transgression aussi bien littéraire que social. Pour le cinéaste Alfred Hitchcock, disciple avoué du romancier britannique, c'est aussi tout le pouvoir de «l'indécence mis au service du suspense».

Secret absolu met en scène une respectable famille de la noblesse terrienne des Cornouailles. Récemment mariés, la jeune et fraîche Rosamond et son époux adoré Leonard Frankland, un homme doux qui a perdu la vue à l'âge adulte, songent à s'installer à Porthgenna Tower, le manoir qui a bercé l'enfance de la jeune femme. Un projet en apparence anodin, mais qui prendra bientôt des allures d'apocalypse. Car sous l'apparente honorabilité des lieux se terre un lourd secret qui bouleversera à jamais la vie confortable et rangée du couple.

Écrit dans un style vif et brillant, *Secret absolu* dresse un



portrait jouissif de la société victorienne. On y rencontre des êtres profondément humains, pétris de défauts que Wilkie Collins dépeint de la plus incisive des manières. Le tout emballé dans une intrigue à double fond, où le mystère naît des soubresauts tranquilles du quotidien. Des révéla-

tions que Collins livre selon la règle du «montré-caché», un procédé qu'il maîtrise avec l'art consommé d'un tortionnaire.

Critique acidulée de la société victorienne, *Secret absolu* interroge avant tout l'identité. Sans vendre la mèche, disons que le terrible secret fera en effet tomber le rideau de respectabilité de ce petit univers idyllique en offrant au monde le spectacle désolant — mais combien banal — de la cupidité, du mensonge et de la trahison. Déchirés entre le bien et le mal, les Frankland devront affronter leur destin. Oscillant sans cesse entre une vérité cruelle et un mensonge rassurant, *Secret absolu* demeure aujourd'hui un roman fort que les années n'ont pas altéré.

SECRET ABSOLU

W. Wilkie Collins
Traduit de l'anglais
par Marie-Thérèse Carton-Piéron
Phébus
Paris, 2002, 440 pages

LITTÉRATURE ALLEMANDE

Trou de mémoire

JOHANNE JARRY

Le journaliste Fabio Rossi a reçu un coup sur la tête. Quelques jours après avoir repris conscience à l'hôpital, il est incapable de se souvenir des 50 derniers jours de sa vie. Une jeune femme lui rend visite régulièrement. Son ami Lucas lui apprend qu'il s'est mis en ménage avec elle depuis peu. Il a donc rompu avec Norina?

De retour chez Marlène, Fabio entreprend une enquête sur lui-même. Qu'est-ce qui l'a amené à vivre avec une femme pour qui il n'éprouve aucune émotion? Pourquoi a-t-il remis sa démission à son patron alors que le journalisme le passionne? Comment s'est-il mis à fréquenter exclusivement des lieux branchés et chers? Ses ordinateurs signalent eux aussi un problème de mémoire: ce qu'il a inévitablement écrit cinquante jours avant son agression ne s'affiche nulle part. Guidé par quelques indices, Fabio élabore une théorie du complot où son ami Lucas, aidé de Marlène, aurait tout mis en œuvre pour lui piéquer un scoop qu'il s'appropriait à

publier concernant une négligence industrielle alimentaire mortelle pour la population.

Cette hypothèse protège Fabio de l'idée qu'il se fait de lui-même: un journaliste pur et dur. Pourtant, cette enquête sur lui-même finira par lui révéler que... Par quel revirement est-il devenu si rapidement un autre homme? L'intérêt du roman *Un ami parfait* aurait été tout autre si l'auteur avait décortiqué la transformation de Fabio. Mais son récit a privilégié l'action, ce qui fait de ce troisième roman un bon suspense. On constate toutefois que l'auteur relègue au second plan les enjeux liés à une défaillance de la mémoire, un thème qu'il explorait beaucoup moins superficiellement dans son premier roman, *Small World*, où il est question d'un homme atteint de la maladie d'Alzheimer.

UN AMI PARFAIT

Martin Suter
Traduit de l'allemand
par Olivier Mannoni
Christian Bourgois
Paris, 2002, 378 pages



Carle Coppens
Le grand livre des entorses
152 pages - 24,95 \$
Version brève (10 poèmes inédits) : 9,95 \$
Ensemble : 29,95 \$

On frappe à ta porte
On te propose de vivre mieux
ce n'est pas si simple
et le froid insiste
clinqant comme un gadget

Alvaro Faleiros
Latitudes :
9 poètes du Québec
Édition bilingue français-portugais
138 pages - 19,95 \$

Poèmes de G. Amyot, M. Beaulieu,
P. Bélanger, J. Brault, H. Dorion, L. Dupré,
P.C. Malenfant, P. Nepveu et M. Uguay.

Choix et traduction d'Alvaro Faleiros
Préface de Pierre Nepveu



ÉDITIONS DU
NOROÎT
30 ans de poésie

www.lenoroit.com



Fabienne Cliff



Le roman savoureux
d'un village gaspésien

Par l'auteur de la trilogie
Le royaume de mon père

roman • 224 p. • 21,95 \$

vib éditeur

www.edvib.com



LITTÉRATURE

ROMAN QUÉBÉCOIS

Femme étrange en pays étranger

On essaierait de vous faire croire que l'Amsterdam d'aujourd'hui, tous les Pays-Bas et, à vrai dire, toute la Terre sont peuplés d'amazones et de centaures que vous auriez des doutes. C'est pourtant écrit en toutes lettres dans le roman de Yolande Villemaire, et j'en suis désormais convaincu.

Tel est le pouvoir de persuasion des mots lorsqu'ils deviennent de la littérature. *La Déferlante d'Amsterdam* est un tout petit livre qui se donne pourtant, au départ, des allures de simple carte postale. Une femme, artiste-peintre, séjourne à Amsterdam, dans la maison que lui a prêtée une collègue, Miliana Tremblay — on remarquera le prénom improbable — prépare une exposition dont le thème — ou le titre — sera *Amazones des cités*: des portraits de femmes de tous âges dont elle ne précise pas la manière ni le style. Les hommes, eux, feront peut-être l'objet d'une autre exposition, intitulée *Centaures et poètes*.

C'est ainsi que seront le plus souvent désignés par Miliana les femmes et les hommes bien «réels» qu'elle va croiser ou fréquenter lors de son séjour aux Pays-Bas. Ils ont cependant bien peu des attributs des amazones et des centaures, ces gens de tous les âges et de toutes les conditions, apparemment ordinaires pour la plupart, enfants, adultes, vieillards, aperçus seuls, en couple ou en famille. Elle les observe à la dérobée, note une silhouette ou tente de deviner leurs rapports avec une minutie discrète. Elle a le regard d'une artiste qui se garde d'inventer une existence à des gens qui en sont déjà tout pleins. Elle les voit parfois «comme des taches de couleur». Aperçus ainsi, «un petit garçon qui s'appelle Lucas [qui] joue du tambourin tandis que sa sœur, les cheveux brillants de lumière, les joues rouges, essuie ses mains collantes sur son anorak rubis».



Robert Chartrand

Miliana fait provision de ces «tableaux vivants», brefs, très réussis, de personnes ou de ces intérieurs néerlandais quasi transparents, où circule la lumière comme pour prouver qu'on n'a rien à cacher. Les Pays-Bas décrits par la narratrice de Villemaire sont à la fois proches de leur stéréotype et étrangement envoûtants. Le pays, villes et campagnes comprises, est souvent idéalisé: les paysages sont magnifiques, la lumière dans ses tonalités chatoyantes ne manque pas de consoler. Miliana, d'un jour à l'autre, s'émerveille à la vue d'Amsterdam, «de l'intelligence collective de cette ville pétillante de vie et de soleil où chaque enfant blond niché à l'arrière d'une bicyclette exulte de santé, où les gens se rassemblent à la tombée du jour pour prendre l'apéro dans les cafés bruns ou dans les cafés blancs, le long des canaux miroitant de lumières, heureux de vivre, jamais pressés».

Mais pourquoi cette image idyllique d'une ville, d'un pays, de la part d'une femme qui, manifestement, en a vu bien d'autres? Qu'a-t-elle à s'extasier pour une langue dont elle dit dès le début que son étrangeté «l'amuse infiniment», à s'émouvoir à

l'écoute de poèmes qu'elle a peine à comprendre?

Cette fascination pour un ailleurs à portée de regard dissimule-t-elle un «ici», une identité qu'elle a tenté de fuir? On le saura, mais en partie seulement. Car ce personnage de femme, par pudeur sans doute, répugne à se confier. Elle est Québécoise d'origine, Montagnaise par sa mère qu'elle n'a pas connue. Lors d'une des nombreuses soirées auxquelles elle assiste, elle dira simplement que son identité est... «shifting».

Quoi d'autre sur cette femme sans passé précis, indifférente à ses attaches identitaires? L'essentiel, peut-être, auquel elle fait allusion de loin en loin, avec réticence: le souvenir d'un homme, Dragan — centaure et dragon? —, qu'elle semble fuir par peur de trop s'attacher à lui, et cet enfant dont elle est enceinte, et qui est de lui.

Artiste de métier, femme libre, voyageuse avérée, voici que Miliana révèle, à mi-mots, ce qu'on pourrait appeler son être intime, où se déroule une lutte sourde, celle d'une femme qui répugne à la soumission dans les rapports amoureux et qui a peine à consentir à la maternité.

On devinera par ailleurs qu'elle a voulu se suicider quand l'amie qui lui prête sa maison l'implorera au téléphone, depuis New York, de ne pas «recommencer». Et, pudeur oblige, elle ne dévoilera pas la teneur d'une injure que lui a faite un artiste de sa connaissance.

Il faut lire ce personnage de femme — y compris entre les lignes —, et c'est ce qui fait la qualité de ce petit roman de Villemaire. Miliana se pose à quelques reprises cette question, qui prête à toutes les interprétations: «Qu'est-ce qui me retient?» Et à

qui ou à quoi, a-t-on envie d'ajouter: à la vie, à cette ville d'Amsterdam? Allez savoir.

L'étrangeté, l'exotisme portent la narratrice à enjoliver des détails par ailleurs banals. Mais les cartes postales — fort belles, par ailleurs — ont ici leur fonction: elles révèlent un besoin de distance, d'éloignement qui reconforte la narratrice et qui est, disons-le, profondément touchant. Cette femme apparemment toute tournée vers l'extérieur, qui aurait pu n'être qu'une touriste ébahie, est un très beau personnage. Il lui arrivera de céder à ce que j'appellerais les manies de Villemaire: elle croit en des vies antérieures et s'adonne à une séance de purification de l'esprit des lieux, hindouïsante peut-être. Mais tout cela est très bref.

Quant à la déferlante du titre, on comprendra peu à peu qu'il s'agit de la houle du désir, lente à se manifester, dans une superbe scène finale. Le dragon — Dragan, l'amant fui puis retrouvé? — n'est-il pas le symbole de la pluie qui féconde la terre?

Yolande Villemaire est un écrivain chevronné, bonne romancière et poète accomplie. La voici, avec ce huitième roman, au sommet de son art, qui nous offre un personnage étonnant, celui d'une femme-regard dont l'intimité est ici mise en abyme comme dans ces toiles d'intérieurs néerlandais.

robert.chartrand5@sympatico.ca



LA DÉFERLANTE D'AMSTERDAM

Yolande Villemaire
Éditions XYZ
Montréal, 2003, 96 pages

É D U C A T I O N

L'école: formation ou formatage?

ULYSSE BERGERON

L'éducation est-elle malade? Pour Jacques de Coulon, proviseur d'un collège en Suisse depuis 11 ans, il n'y a aucun doute, elle l'est assurément. Infectée du cancer qui est le marché, l'éducation serait littéralement en train de suffoquer et de se transformer. «Notre système éducatif comprime l'être en l'enfermant dans une seule logique, soumise au conformisme de la pensée unique. C'est une éducation qu'on pourrait qualifier de jivaro, du nom de ces Indiens réducteurs de têtes. En l'occurrence celles de nos élèves qui deviennent autant de trophées pour le marché triomphant.»

Tel que définit par l'auteur, le Veau d'or représente le culte des valeurs mis en avant par la mondialisation financière: «la séduction de l'or devenu argent, l'exacerbation des pulsions, le reniement de l'esprit». Ainsi, il symboliserait le culte des marques longuement décrit dans le *No Logo* de Naomi Klein. Il serait l'idole de la consommation standardisée du Mcworld dénoncée par Benjamin Barber. Plus grave, il serait aujourd'hui, selon Coulon, le principal meurtrier de l'esprit critique, de la rationalité, de la liberté et de la culture.

En Europe, depuis la fin des années 80, un des plus puissants lobbies patronaux du Vieux Continent, la Table ronde des industriels européens (TRED), fait pression pour une privatisation de l'enseignement. En 2000, on estimait que les dépenses éducatives mondiales représentaient deux mille milliards de dollars, soit un vingtième du PIB planétaire. Évidemment, plusieurs in-

dustriels veulent leur part du «marché de l'éducation».

Le proviseur évoque deux raisons pour expliquer l'intérêt de ceux-ci: le monde scolaire est peuplé de futurs consommateurs et l'argent que les États investissent dans l'éducation devrait plutôt profiter au marché boursier. Dans un rapport publié en 1989 sous le titre de *Éducation et compétence en Europe*, la TRED affichait officiellement et sans pudeur ses couleurs: «L'éducation et la formation sont considérées comme des investissements stratégiques vitaux pour la réussite future de l'entreprise [...] L'industrie n'a qu'une très faible influence sur les programmes enseignés [...] Les enseignants ont une compréhension insuffisante de l'environnement économique, des affaires et de la notion de profit.» Dangereux? Jacques de Coulon s'interroge sérieusement.

«Quelle société sommes-nous en train de préparer? Un monde de singes consommateurs parfaitement conformes aux intérêts du marché [...] J'en appelle donc à un esprit de révolte: il faut secouer le cocotier pour que nos primates deviennent des hommes capables de réfléchir.» Et ce rôle de «secoueur de cocotier» reviendrait, selon lui, aux écoles. Originellement, ne s'agit-il pas de lieux où on forme les esprits critiques? Pour Coulon, c'est aux enseignants d'inciter leurs étudiants à réfléchir sérieusement sur eux-mêmes et sur l'influence de leur environnement sur leurs comportements. «Le rôle du professeur est donc de susciter des questions de la part de ses élèves, quitte à les bouculer en les provoquant.»

Dans un vocabulaire emprunté aux récits bibliques — la métaphore



L'éducation en Europe: scène tirée du film *Être et avoir*, de Nicolas Philibert.

du Veau d'or oblige —, Coulon dénonce «la philosophie du Testament néolibéral», «la religion mondiale du marché», «le culte des pulsions» et des désirs, la présence surabondante des «mini temples» de Coca Cola dans les couloirs de nombreuses collèges et le développement de l'enseignement à distance. Si ses arguments, lorsqu'il aborde les questions de finances, sont malheureusement trop peu

développés, son expérience sur le terrain lui permet de faire découvrir au lecteur la réalité vécue au quotidien à l'intérieur des établissements scolaires. Néanmoins, une chose est certaine, Jacques de Coulon arrive à soulever un questionnement qui, malgré sa simplicité, est essentiel et vital pour l'ensemble des sociétés: «L'école doit-elle rester un lieu de croissance pour l'esprit ou devenir l'antichambre du

marché? Telle est la question. Formation ou formatage?»

LES ENFANTS DU VEAU D'OR
RÉSISTER À L'ORDRE MARCHAND PAR L'ÉDUCATION
Jacques de Coulon
Éditions DDB
Paris, 2002, 261 pages

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Adolescence à l'état brut

GUYLAIN MASSOUTRE

Arnaud Cathrine est un tout jeune auteur qui, à 29 ans, signe *Les Vies de Luka*, son quatrième roman, si on ne compte pas les quatre autres, destinés aux jeunes. Son écriture, chez Verticales et à l'École des loisirs, a fait mouche. Dans un style dépouillé et direct, il campe des situations dramatiques intenses, capables de plaire au lectorat de la génération montante.

Dans cette fiction, il met en situation de tout jeunes adultes, presque des adolescents, qui font face à la disparition de leur mère, atteinte d'une subite maladie incurable. En plus de traverser l'épreuve, qui va de la nécessité de gagner leur vie à celle de se choisir un avenir, en passant par le deuil du seul parent responsable, ils vivent les aléas de leurs premières expériences amoureuses.

À lire *Les Vies de Luka*, on constate que le roman d'initiation se complexifie avec les générations. Traversés de doutes liés à la perte des repères et accumulant les gaffes qui disent leur solitude, l'absence d'un terrain d'écoute et des valeurs transmises entre générations, les jeunes de ce roman, dans d'excellents dialogues, incarnent les traumatismes découlant des difficultés de l'existence, conjuguées à un rythme effréné.

LES VIES DE LUKA
Arnaud Cathrine
Verticales
Paris, 2002, 155 pages

NOUVELLES

Pornographies en question

Propos flous, effets stylistiques douteux

SOPHIE POULIOT

Après le recueil de nouvelles *Détails* ainsi que l'essai *Illusion et pouvoir: la poétique du Cancionero de Baena*, Claudine Potvin signe un second recueil de nouvelles au titre indéniablement accrocheur: *Pornographies*. Hélas, force est d'admettre qu'il s'agit là du seul élément du livre qui retienne véritablement l'attention. *Pornographies*, malgré quelques commentaires critiques valables quant à l'impact de l'imagerie sexuelle collective sur l'identité individuelle, est essentiellement composé de propos flous et d'effets stylistiques douteux.

Néanmoins, rendons d'abord à César ce qui lui appartient: Claudine Potvin a su éviter plusieurs des pièges qui guettent les auteurs qui font de la sexualité leur sujet. Son ouvrage n'est pas plus un recueil de nouvelles racoleuses érotiques qu'un réquisitoire en règle contre la pornographie. Il s'agit plutôt de textes brefs racontant l'histoire de divers personnages aux prises avec une sexualité problématique — exhibitionnisme, sadisme, dépendance affective, etc.

Si le lecteur ne peut ignorer le parti pris féministe de l'auteure, cette partialité est tenue en bride par Potvin, qui se contente de semer çà et là, sans surenchère, quelques commentaires critiques: «il faut enfermer les petites filles, leur refuser le droit de grandir ou encore faire descendre les grandes sœurs des chars allégoriques où on entasse les sexes de femmes tableau de seins et de fesses dépareillés, grotesques, femmes coupées d'un visage bien à elles».

Ajoutons que ces quelques traits ont le mérite d'être intelligibles, ce qui réjouit le lecteur appelé à se laisser du caractère abstrait de la majorité des nouvelles contenues dans *Pornographies*. «L'arme envolée par la fissure de la porte l'éclat de la différence comme une entrée dans la fiction ici l'éclair de l'œil vitré pour interdire l'interdit.» En tentant l'impressionnisme, Potvin a versé dans le flou. De surcroît, l'auteure a cru bon d'abolir la ponctuation dans un grand nombre de ses textes, histoire de styliser le tout. Hormis le fait que l'idée ne soit pas nouvelle, no-

tons que cette technique est loin de favoriser la compréhension du texte par le lecteur.

Claudine Potvin s'érige contre la pédophilie généralisée vers laquelle tend une société dont les mannequins et les actrices, références convenues en ce qui concerne la beauté et la sensualité, ont quatorze, quinze ou seize ans. Elle remet en question les modèles de femmes que l'on propose aux filles et met en doute le caractère inoffensif que la société contemporaine veut prêter à la pornographie. Tout cela est fort louable: ces questions sont essentielles et peu d'écrivains les soulèvent.

Toutefois, la facture choisie pour proposer ces remises en question est peu intéressante. Quand le contenu des nouvelles n'échappe pas complètement au lecteur, c'est le rythme et les revirements qui font défaut. Il est dommage de ne pas avoir rendu ces réflexions plus accessibles.

PORNOGRAPHIES
Claudine Potvin
L'Instant même
Québec, 2002, 132 pages

CULTURE POPULAIRE

Plaisirs d'Acadie

Quatre courts essais sur la tradition orale

BENOÎT LACROIX

Il fut un temps pas si lointain où la tradition orale et les savoirs artisanaux occupaient une place de choix, même à l'université. Avec les phénomènes de masse que l'on sait, il faut s'attendre à toutes sortes de crises identitaires et aussi à ce que la tradition orale ou, mieux, la culture populaire se trouve à son tour bouculée par divers mouvements de société. Même le patrimoine culturel, qui en principe fait l'unanimité, éprouve beaucoup de difficultés à s'affirmer.

Et pourtant! Et pourtant! Chacun sait fort bien à quel point l'oubli des racines, comme le rejet de son enfance, peut avoir de graves conséquences pour toute la vie d'une personne et pour un peuple qui peut aller jusqu'à mettre en danger les premières raisons de sa survivance.

Folkloristes d'hier et ethnologues d'aujourd'hui, tout autant que les ethnographes et, à leur manière, les anthropologues, n'ont pas démissionné. C'est tout à leur honneur. D'ailleurs, de ce point de vue, le *Traité de la culture* publié en 2002 par l'Institut québé-

cois de la culture, sous la direction attentive de Denise Lemieux, est à la fois une somme de savoir et un avertissement en vue d'une saga politique culturelle qui englobe les savoirs populaires.

Au moment où nous terminons la consultation de ce traité de la culture (1089 pages), voici que les Éditions GID (Sainte-Foy, Québec) nous offrent quatre courts essais sur la tradition orale en Acadie: *Les Rituels de l'année*, *Le Rituel de la vie*, *Coutumes et croyances* et, enfin, *Contes et légendes*. L'ethnologue et folkloriste Jean-Claude Dupont est le responsable de ces essais, joyeusement mis en page, agréables à lire: des textes, des récits, des références, un glossaire, une bibliographie adaptée. Tout est pensé, et pour le plaisir visuel et pour l'enseignement.

Est-ce culture de la nostalgie? Y a-t-il encore des gens qui s'intéressent à ce passé souvent malmené par le pouvoir élitiste? Grâce à la lecture, ou tout simplement par consultation ou apprentissage, peut-être apprendrons-nous une fois de plus que la culture populaire n'obéit pas au rythme accéléré de la connaissance médiatique

d'aujourd'hui. Le savoir populaire répond à une réflexion plus lente, de longue durée; les siècles ne lui font pas peur. C'est ainsi qu'en France, et encore tout récemment en 2002, l'on réédite les travaux du folkloriste Sébillot, lui qui fut un peu l'ancêtre au XIX^e siècle du célèbre *Manuel de folklore français contemporain* d'Arnold van Gennep. Par exemple, au Québec, Conrad Laforte continue son relevé comparé de la chanson française traditionnelle. D'autres poursuivent la tâche et souvent font revivre l'Acadie de la tradition.

Le savoir populaire en Acadie est plein d'heureuses surprises. Et quand des auteurs savants comme Robert Viau (*Les Visages d'Évangéline. Du poème au mythe*, Québec, MNH, 1998) s'en mêlent, tout de suite l'équilibre est rétabli pour un savoir pur tous, tiré de sources à la fois traditionnelles et savantes.

LE SAVOIR POPULAIRE EN ACADIE
Jean-Claude Dupont
Éditions GID
Sainte-Foy, 2002

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Autoscopies du moi

GYULAIN MASSOUTRE

«**Barnabé c'est moi.**» Pas de doute sur l'intention: elle accroche en dédicace. Barnabé se présente, Barnabé occupe tout l'espace. Clown sur la piste, enfant perdu dans un monde trop grand, ce personnage maladroit se désigne au «je», ce pronom équivoque, phare du tout et du rien littéraires. Il bégaie son nom, son vouloir être; il dérape, se justifie, ses mots trébuchent, finalement il se tait.

C'est tout un spectacle. Voyez ses oripeaux, sa dégaine, sa verve drôle, son penchant pitoyable. L'insouciant Barnabé est un fantôme, un pantin, une farce; un copain des personnages incongrus d'Eric Chevillard, qui s'annulent eux-mêmes, dans leur coquille étroite, à force d'efforts pour esquiver la vie.

Dans ce quatrième roman de Rosenthal, la romancière de 37 ans s'abandonne à l'humour. Son personnage, plutôt grotesque, fait-il un clin d'œil à Rabelais? Plaide-t-il, sans le vouloir, pour un joyeux et doux épicurisme? Pas tant de prétention. «*Car il ne faudrait pas croire que Barnabé était un pédant, ou un docte, ou un mâche-merde, ou un clerc, ou un amoureux, ou un chétif. Non, non, non. Barnabé était un homme charmant...*» Barnabé clopin-clopant, homme de notre temps?

Ce collectionneur innocent, cet échantillon faible d'une espèce courante, à force de contentement tranquille (si personne ne dérange ses manies), peut-il prétendre appartenir, comme les plantes qu'il observe, au progrès infinitésimal de l'existence? Lui-même en doute. Face aux menus accidents de la nature, une feuille déchirée, par exemple, le voilà décontenancé, acculé à l'impuissance de la science et à ses savoirs trop complexes. Alors?

Alors, un incident vient à rompre le triste cours de ces évidences. Il tombe amoureux, à en devenir bête et maladroit. L'amour muet lui ronger les sangs. Saura-t-il survivre? C'est le pari du livre. La fable est amusante. Rien ne va plus dans le monde ordonné de Barnabé. Il a beau esquiver la vie, elle le pousse dans les retraits de sa paresse et de son apathie. En voyage, en songe, jusque dans une fiction. D'où le titre encombrant du roman: *L'Homme de mes rêves ou les mille travaux de Barnabé le sage devenu Barnabé le bègue suite à une terrible mésaventure qui le priva quelques heures durant de la parole.* Ouf!

Rosenthal a du souffle et sait rire d'elle-même, sur fond de comédie générale. Les ennuis de son timide-lâche-et-effacé Barnabé signifient la réduction d'un monde performant qui s'essouffle. Par l'absurde, elle interroge la langueur des Bovary de ce monde, ces êtres scrupuleux dont le rêve n'est jamais assez grand pour compenser leur inaction.

Mieux, à travers sa légèreté, elle réussit à nous convaincre que ce solitaire attardé dans le regret, ce floué du bonheur qui s'écarte dans les chantiers atrophiés de son ego malade, c'est le jouet de nos hibernations, la marionnette de tous les songe-cieux, la fascination du romancier qui tanguent, sur l'océan de l'écriture, à en avoir la nausée.

Cet intérieur à la fois vierge et détérioré, c'est «moi», le «je» toujours équivoque du romancier, qu'il se masque ou non sous le couvert d'un personnage. La parodie touche juste. Elle vise le monde du faux — faux problèmes, faux drames, faux engagements. Elle pose le doute sur la valeur de l'intériorité.

Autofiction suspecte

Anne F. Garréta, 39 ans, membre de l'Oulipo, a reçu le prix Médicis pour *Pas un jour*, qui lui vaut un succès

d'estime loin du grand public. Elle ravira les esthètes. Garréta travaille à la pointe de sa lucidité. Elle est de ces écrivains qu'on dit intelligentes, à force de clarté et de volonté. Sans aucun doute, la narration y prend le tour d'une description clinique, et le style, plastique, la précision d'une arme blanche.

Douze chapitres, douze femmes, confrontées à une narratrice. Une femme qui aime, qui conquiert, qui désire des femmes et considère le monde sans métaphores. On est ici aux antipodes de l'autobiographie, renvoyée «aux gribouillis» du passé. Ici, aucune redondance, mais le silence, l'immobilité, et, disons-le, la raideur, l'exercice, l'ascèse vers la vie. L'écriture au «tu», désignant la narratrice, jette le froid d'une lettre morte.

Elle a choisi le classement alphabétique. Cette sociologie atypique du désir féminin trace une galerie de portraits, en position d'autodéfense: surtout des Américaines, des professionnelles. Garréta y décrit des sentiments en ellipse, substituant l'énigme à l'émotion, plus qu'elle ne la raconte. Quelque chose de retenu et de contraint, dans l'abstraction, dans la densité sèche, intéressée, mais convainc difficilement que l'érotisme, au féminin, n'a d'autres solutions aux chaleurs idolâtres du boudoir que l'odyssée mentale d'un défilé d'ombres.

L'HOMME DE MES RÊVES...

Olivia Rosenthal
Verticales
Paris, 2002, 205 pages

PAS UN JOUR

Anne F. Garréta
Grasset
Paris, 2002, 160 pages



ISMELI JUNG
Anne F. Garréta, 39 ans, membre de l'Oulipo, a reçu le prix Médicis pour *Pas un jour*.

ROMAN

Intensité silencieuse

JOHANNE JARRY

1919. Un jeune homme regarde les bateaux défilier le courant du fleuve. Ses parents sont morts et demain il va rejoindre les soldats de l'Armée rouge pour se battre sur le front roumain. «*Nous avons beaucoup marché. Nous avons mangé de la kacha froide, du poisson séché, et nous avons dormi dans des fossés.*» Sur la route, Pavel accepte de partager son thé avec lui, rompt la solitude de Bénia. Se joindront à leur duo le grand et naïf Kyabine et le timide et silencieux Sifra, le préféré de tous.

L'hiver les oblige à quitter le front. Stationnés dans des cabanes qu'ils ont construites, plusieurs hommes meurent, se perdent dans le bois, désertent. La petite bande survit grâce à l'ingénieur Pavel. Ils sont ensemble, jamais plus seuls comme avant. Cela les sauve, aussi.

À la fin de l'hiver, ils installent un autre camp dans la plaine. Pavel et les siens y découvrent un étang caché. Ils y passent des après-midi à discuter, à dormir sous un soleil de plus en plus chaud. Arrive Evdokim, un jeune garçon volontaire au combat. Mais que fait-il? Il écrit. À sa mère? Mais non, il n'écrit à personne. Alors, quoi donc? Ce qu'il voit. Par exemple, il a écrit qu'ils ont tiré à côté des canards (les hommes opinent de la tête) et qu'ils ont volé un cheval. «*Ça aussi c'est la vérité*», observent les jeunes hommes qui ne savent pas écrire. Ce carnet prend tout son sens quand Evdokim leur confie: «*J'ai écrit à la fin qu'on avait passé une bonne journée.*» Rien n'est plus juste que cette phrase pour eux. C'est décidé: le petit doit tout écrire. Regarde bien comment Sifra est capable de remonter son fusil les yeux fermés, et écris-le. Et le poisson qu'a pêché Kyabine, l'as-tu écrit?

Quelqu'un a mis des mots sur le ciel des après-midi et l'odeur de l'étang, le bien-être des hommes qui font sécher leur couverture au



ALLEGRO FILMS DISTRIBUTION

Sur le front, plusieurs hommes meurent, se perdent dans le bois, désertent.

soleil. Des mots sur les nuits où ils dorment à tour de rôle avec la photographie d'une femme trouvée sur un soldat mort ou en tenant une fine main sculptée par l'un des leurs. Tout compte pour les quatre soldats de Mingarelli. Les cigarettes fumées sur la traverse, les cauchemars de Pavel, les parties de dés où Kyabine perd toujours sa ration de tabac, le goût amer du thé et la nostalgie qu'il laisse en bouche. Ils savent que la boue des fossés les attend. Alors tout vit, intensément. Et que leurs faits et gestes résistent, dans le carnet, à l'effacement. Quelques jours plus tard, ils marchent dans la nuit vers le front, se font surprendre par une attaque; c'est maintenant le regard de Sifra surpris par la mort qu'il faudrait écrire. Qui le fera?

On écrit sans le savoir, par notre seule et immédiate présence au monde. Ce roman d'Hubert

Mingarelli éclaire superbement, dans la plus grande pudeur et sans s'épancher, l'écart entre le désir d'écrire et ce que cela exige. Tout comme dans ses romans précédents, l'écrivain capte l'intensité silencieuse qui lie les êtres, crée des personnages qui sont essentiellement des présences saisies à un moment de leur vie. Que vivent ces jeunes hommes bruta-

lement sortis de l'enfance dans l'imminence de la bataille? Même si «*le ciel est sans fin et qu'il n'y a pas les mots*», un homme furieux et fatigué s'engage à le rappeler.

QUATRE SOLDATS

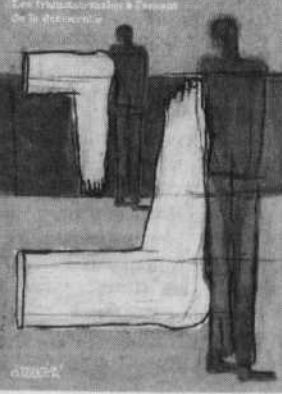
Hubert Mingarelli
Le Seuil
Paris, 2003, 208 pages

MURRAY DOBBIN

La grande fumisterie

Les transnationales à l'assaut de la démocratie

MURRAY DOBBIN
La grande fumisterie



440 pages • 30 \$
ISBN 2-921561-66-2
DIFFUSION: DIMÉDIA

La démocratie est en danger, ici comme ailleurs dans le monde. Les États sont en train de perdre leur capacité à servir la population, et ce, au profit de leur nouveau maître: la grande entreprise transnationale. Motivées par l'appât du gain, ayant pour objectif de maximiser les profits de leurs actionnaires dans un contexte où la plupart des entraves à l'investissement sont en voie d'être abolies, ces entreprises font peu de cas de la culture, de l'environnement et des lois des pays où elles sont installées. Elles sont d'ailleurs devenues, au fil des années, aussi puissantes que de nombreux États et y ont acquis un statut de «supercitoyennes» sans précédent.

Au Canada, ce phénomène a pris de l'ampleur avec l'entrée en vigueur de l'ALE, puis de l'ALENA. Ces traités ont peu à voir avec le commerce: ils constituent plutôt une «charte des droits» des entreprises leur permettant d'empêcher les gouvernements d'agir à l'encontre de leurs intérêts.

Dans ce livre où il relate 20 ans d'histoire canadienne récente, Murray Dobbin pose son regard sur les stratégies utilisées par les grandes sociétés pour accroître leur influence. Il questionne ce dogme de notre époque voulant que le marché et la grande entreprise pourraient, si l'on suit leurs recommandations, apporter la prospérité à tous. Il démontre qu'il s'agit bien d'une grande fumisterie.

LES ÉDITIONS
ecosociété
www.ecosociete.org

A L'ESSENTIEL

Un roman thérapeutique

Dans ce roman thérapeutique, l'auteure raconte sa propre expérience du cancer du sein. Sylvie Desrosiers, auteure de quelques ouvrages pour enfants, entend dédramatiser le processus de traitement et de guérison ainsi que sensibiliser la population à cette maladie qui atteint une femme sur neuf.

Le ton adopté est direct, réaliste, privilégiant l'humour plutôt que l'apitoiement. À noter: un dol-

lar par livre vendu sera remis par l'éditeur à la Fondation québécoise du cancer.

S. P.

LE JEU DE L'OIE

Petite histoire vraie d'un cancer
Sylvie Desrosiers
La Courte Échelle
Montréal, 2003, 192 pages

CONFÉRENCES de Christiane Singer



Romancière, essayiste, Christiane Singer est l'auteure de nombreux ouvrages publiés aux Éditions Albin Michel dont: *Du bon usage des crises, Où cours-tu? Ne sais-tu pas que le ciel est en toi, Éloge du mariage, de l'engagement et autres folies, Les sept nuits de la reine.*

La dimension intérieure et spirituelle propre à chacun, l'éthique de soi sont au cœur de son œuvre.

À QUÉBEC

Mercredi 12 février 2003 à 19h30
LA FORCE DU CŒUR

Salle de conférence de la Fédération des Augustines
2285, chemin Saint-Louis, Sillery
Prix d'entrée: 20 \$

À MONTRÉAL

Jeudi 13 février 2003 à 19h30

AIMER S'APPREND-IL ?

Bibliothèque Nationale du Québec
1700, rue Saint-Denis, Montréal
Salle Saint-Sulpice
Prix d'entrée: 20 \$

INFORMATIONS ET RÉSERVATIONS
CENTRE OPTION OUVERTE: (514) 523-3797

Albin Michel

Olivieri
librairie • bistro

LES LUNDIS DE LA THÉÂTROTHÈQUE

avec
JEAN-PIERRE ROLFARD
Dramaturge

Animé par Gilbert David

Lundi 10 février 16h30
Réservations: 739-3639

5219, Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
service@librairieolivieri.com

ESSAIS

Une revue pour interpréter notre histoire

Je ne me lasse pas de lire *Mens*, la jeune revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française, qui entre, avec ce numéro, dans sa troisième année d'existence. Brèves et dynamiques, les études et analyses que celle-ci publie allient avec un impressionnant brio la lisibilité, l'originalité et la rigueur. Aussi, lire *Mens*, c'est se brancher sur les idées qui nous ont fait être ce que nous sommes sans jamais rogner sur notre plaisir de lecture.

Dans ce numéro d'automne 2002, Éric Bédard nous offre une passionnante réflexion épistémologique. «Pour naître, se répandre et jouer un rôle dans le devenir de nos sociétés», écrit-il, la connaissance historique requiert la médiation de l'historien-écrivain. Se pose donc, nécessairement, la question de la validité scientifique de cette mise en récit historiographique. Faut-il soutenir, ainsi que le font certains «narrativistes» radicaux, que cette médiation ne peut déboucher que sur une pure fiction? Ou bien adhérer au courant déconstructiviste qui affirme que «l'écriture des historiens ne serait que les reconstructions purement subjectives d'imaginaires particuliers»? Faut-il, à l'inverse, plutôt opter pour une histoire sociale et structuraliste qui prétend en finir avec la subjectivité?

Partisan d'une approche de type herméneutique qui, sans nier la nécessaire scientificité de la démarche historiographique, plaide en faveur d'une conception du travail de l'historien comme en étant un, dans une certaine mesure, d'imagination, Éric Bédard propose l'hypothèse suivante: «[...] deux auteurs pourraient soutenir une même interprétation générale tout en adoptant un ton différent, un langage autre qui révélerait, au-delà de la pensée exprimée, un point de vue tout à fait original.»

Deux exemples tirés de l'histoire du Canada français au XIX^e siècle lui servent à illustrer son propos. Le premier a trait au rôle de François-Xavier Garneau. Comment expliquer que son *Histoire du Canada* s'amorce par un plaidoyer en faveur de l'esprit des



Louis Cornellier

Lumières pour se terminer par une profession de foi platement conservatrice?

Dans les années 1970, Serge Gagnon en fait une «affaire d'époque et de rapport entre classes sociales». Pour lui, en dernier ressort, écrit Bédard, «ce n'est pas Garneau qui est responsable de son œuvre, mais les classes dont il serait l'obéissant porte-parole». Bédard rejette cette interprétation issue d'une approche structuraliste et lui préfère celle de Gilles Marcotte qui, tout en adhérant à l'interprétation globale qui reconnaît un glissement idéologique chez Garneau, choisit la voie de l'accompagnement de l'historien «dans une aventure intellectuelle à la conclusion inconnue». Le Garneau des Lumières rêvait d'une autre histoire pour son peuple, mais «au fil des pages, cependant, il mesure les limites de son talent littéraire et conclut bien prudemment par les phrases que l'on connaît». À la narration «froide et sans humanité» de Gagnon, Bédard préfère, on l'aura compris, la version «chaude et empathique» de Marcotte.

L'exercice s'applique aussi à l'interprétation suggérée par les historiens au sujet de la génération régressive de 1840. Le scientifique Gérard Bouchard est catégorique: le conservatisme de cette génération est attribuable à une élite de lettrés dont les membres «se sont refusés» à suivre «l'esprit du peuple». Plus circonstanciel, plus compréhensif, écrit Bédard, Fernand Du-

mont narrait cet épisode avec compassion en concluant: «Il est même permis de reconnaître quelque mérite aux nationalistes d'antan, conservateurs par principe et par nécessité peut-être, qui ont proclamé l'existence d'un peuple aux heures les plus difficiles et dressé, faite de mieux, de modestes et parfois dérisoires barricades.» Devant ces deux interprétations, Bédard, encore une fois, se range du côté de l'empathie.

Ces exemples, en fait, servent à illustrer une posture épistémologique. Reconnaître la part de subjectivité dans la narration historiographique ne devrait, selon Bédard, nous amener ni à en faire le fin mot de l'histoire, ce qui reviendrait à tirer l'historiographie du côté de la fiction, ni à la combattre au nom d'une histoire sociale plus «vraie».

«La posture herméneutique présente chez Marcotte et chez Dumont, conclut-il, enrichit considérablement la transmission de la connaissance historique. Le vaste public des lecteurs et des passionnés du passé n'attend pas seulement des historiens professionnels qu'ils ouvrent de nouveaux «chantiers de recherche». Il veut se reconnaître dans l'humanité de leurs [sic] devanciers, qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs.»

En seulement 15 pages, Éric Bédard offre aux lecteurs d'histoire une belle réflexion sur le sens et la valeur mêmes de leur nourriture intellectuelle. À lire absolument.

Notre vocation

Dans le même numéro, en plus d'une intéressante étude de Sacha Richard sur «les fêtes du bicentenaire de la Déportation acadienne» et de comptes rendus parfois surprenants (ainsi, Patrick Dionne se livre à un éloge du très réactionnaire père Edmond Robillard et Sophie Coupal discrédite la qualité littéraire de l'excellent *Mistouk* de Gérard Bouchard), on retrouve aussi, grâce à Dominique Foisy-Geoffroy, une édition commentée du célèbre

texte de M^r Louis-Adolphe Paquet, *La Vocation de la race française en Amérique*.

C'est ce Paquet, on s'en souviendra, qui lançait, en 1902, cet appel si souvent commenté depuis: «Notre mission est moins de manier des capitaux que de remuer des idées; elle consiste moins à allumer le feu des usines qu'à entretenir et à faire rayonner au loin le foyer lumineux de la religion et de la pensée.» Saluée, à l'époque, par une élite canadienne-française essentiellement conservatrice, cette déclaration est devenue, plus tard, le symbole de notre aliénation entretenue par les clérico-nationalistes. Paquet aurait nui à notre évolution socioéconomique en nous enfermant dans une vocation antimatérialiste.

Foisy-Geoffroy démontre bien que ces jugements sévères ne rendent pas justice au texte du brillant théologien conservateur. En lisant de près le sermon de Paquet, car c'en était un, lu dans le cadre de la Saint-Jean-Baptiste à Québec, il en vient à la conclusion suivante: «[Pour Paquet], la poursuite des richesses matérielles est donc légitime et même nécessaire pourvu qu'elle soit comprise comme un moyen facilitant l'accroissement des fins spirituelles et culturelles de l'humanité, les plus hautes qui soient. [...] Bien plus que quelque aliénation du Canadien français, c'est donc avant tout une vision du monde, complète, nuancée, exigeante, et un véritable projet de civilisation, qui sont exposés ici.»

Je vous le dis: *Mens* est jeune, mais déjà indispensable.

louiscornellier@parroinfo.net

MENS

Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française
Volume III, numéro 1, automne 2002, 122 pages

HISTOIRE

Quand Québec eut 300 ans

LOUIS CORNELIER

Gagnant des prix Lionel-Groulx et Sir John A. Macdonald en 1999, *L'Histoire spectacle*, du Canadien anglais H. V. Nelles, est un ouvrage imposant. En reconstituant les grands moments des fêtes du tricentenaire de Québec et en analysant tous les à-côtés et les enjeux de ce grand événement, l'historien nous entraîne aux sources du *nation building* canadien.

Québec, en 1908, avait fêté en grand, mais la chose n'était pas allée de soi. Jean-Georges Garneau, maire de la ville, souhaitait en profiter pour justifier la réfection de Québec. Lord Grey, gouverneur général du Canada et principal promoteur de ces fêtes, voulait en faire une confirmation de sa vision impériale de notre histoire, celle «de deux peuples travaillant de concert et surmontant leurs différences afin de bâtir une grande nation au sein de l'Empire le plus puissant du monde». Laurier, fidèle à lui-même, optait pour la procrastination. L'Église, soupçonneuse, gardait ses distances. Les nationalistes, irrités par la cabale impériale de Grey, tentaient de tirer leur épingle du jeu, s'opposaient ou se moquaient. Le journal *Le Nationaliste*, par exemple, mettait cette phrase dans la bouche de Grey pour résumer le

sens de la fête: «Ce sont les Canadiens français qui célèbrent la défaite de leurs ancêtres.» Car, que fêtait-on au juste? Champlain, tel qu'annoncé, ou Montcalm et Wolfe, selon la version Grey? 1608 ou 1759?

Nelles raconte l'événement, analyse les enjeux symboliques liés aux rôles dévolus aux différentes communautés lors des grandioses «pageants» mis en scène pour l'occasion, traite des attitudes adoptées par les différentes classes sociales face à l'événement et soulève des questions d'ordre plus général: comment fabrique-t-on une nation? «Que faisons-nous exactement quand nous commémorons quelque chose?» Quels sont les effets de l'histoire spectacle? Jouet-elle un rôle positif ou négatif? Le rêve unificateur de Grey, en tout cas, a fait long feu.

Modèle de travail universitaire rédigé dans une langue accessible, *L'Histoire spectacle*, par son caractère détaillé et son souci d'exhaustivité, intéressera surtout les spécialistes.

L'HISTOIRE SPECTACLE
LE CAS DU TRICENTENAIRE
DE QUÉBEC
H. V. Nelles
Boréal
Montréal, 2003, 432 pages

HISTOIRE

Les yeux de l'Islam

MARIE-ANDRÉE LAMONTAGNE

L'actualité internationale des derniers mois aura vu la multiplication d'essais sur l'Islam et, tout aussi bien, de ses spécialistes, réels ou autoproclamés. Dans ce contexte, l'acquisition de connaissances de base s'avère indispensable à qui veut faire preuve d'esprit critique. En quoi l'approche vulgarisatrice destinée aux jeunes lecteurs pourrait-elle ne pas convenir aussi à des adultes, ignorants, à des degrés divers, de la riche culture issue de l'une des trois grandes religions monothéistes? Dans la collection «Les yeux de la découverte», destinée aux adolescents, Gallimard vient de faire paraître une *Histoire de l'Islam*, acquise de l'éditeur anglais Dorling Kindersley, qui s'est fait une spécialité du «packaging» éditorial en plusieurs langues. Sobre et bien documentée, voilà que synthèse qui permettra à l'enfant comme à l'adulte de préciser, de réviser ou d'apprendre quels sont les principaux traits culturels de l'Islam.

Abondante, précise, l'iconographie de l'album ne doit pas faire oublier le texte. Des mathématiques aux oranges, l'auteur s'emploie à montrer la complexité et le raffinement des sociétés islamiques, qui ne le cèdent en rien aux sociétés occidentales. Suivant les époques, les brutes sont même plutôt à chercher en Occident, comme le rappellent honteusement les Croisades, qui

n'étaient pas tout à fait réservées aux mystiques...

Cependant, l'ouvrage fait preuve d'une mise en perspective et d'un nécessaire relativisme qui ne sont pas sans revers. Sous une apparente objectivité, qui pourrait faire croire la question résolue en fonction du degré d'ouverture des pays en cause, certaines réalités sont présentées trop sobrement pour en montrer vraiment le caractère fluctuant, voire controversé. «Dans certaines communautés musulmanes, la tradition veut que les femmes se voilent le visage», explique ainsi la légende qui accompagne la photo d'une femme saoudienne, dont on n'aperçoit que les yeux. C'est qu'en Arabie Saoudite, on ne plaisante pas avec la pudeur féminine, dont le Prophète a posé le principe dans le Coran sans trop en préciser les modalités. Or cette tradition-là, et plus généralement la question de la condition féminine dont elle est le reflet, est obligée d'évoluer sous la pression des courants progressistes de l'Islam. Il en va de même pour la laïcité. L'existence de ces tensions fécondes mériterait d'être mieux connue en Occident. Mais sans doute faut-il avant cela connaître le b-a-ba d'une culture. Malgré ses omissions, *Histoire de l'Islam* est un bon départ dans cette voie.

HISTOIRE DE L'ISLAM
Philip Wilkinson
Gallimard, «Les yeux de la découverte»
Paris, 2002, 64 pages

ANTOINE ROBITAILLE

Il en va peut-être de l'Islam comme de Guy Sorman. On pense connaître, alors on généralise. De l'Islam, la religion d'un milliard d'êtres humains divisés en multiples courants, on entend des affirmations du type: «Islam et liberté? Incompatibles.» Et Sorman, on ne prend même plus la peine de le lire, puisqu'il y a à un «ultra-libéral fasciné par les États-Unis». Or, son dernier livre mérite qu'on s'y arrête, car il présente une tradition islamique méconnue en Occident, celle fondée par Rifaa Tahtawi (1801-1873), lequel prônait une renaissance musulmane reposant sur l'idée de liberté. Encore aujourd'hui, des enfants de Rifaa «se battent contre l'obscurantisme», dit Sorman, dont le livre a tout pour provoquer le débat. Y compris un chapitre antisioniste où le juif qu'il est affirme qu'Israël est «une erreur historique» qui pourrait bientôt disparaître.

Antoine Robitaille. Beaucoup d'Arabes et de musulmans veulent en finir avec Israël. Certains pourraient croire que vous, en disant qu'Israël est une «erreur historique» et en prédisant sa fin, vous leur donnez raison.

Guy Sorman. Non, vous ne pouvez pas dire ça! J'ai simplement constaté que les plus libéraux et les plus progressistes des musulmans n'arrivent pas eux-mêmes à accepter l'existence de l'État d'Israël. Pour deux raisons. La première, parce qu'ils considèrent que c'est une colonie américaine, ce qui est de plus en plus vrai. La seconde, qu'on ne souligne pas assez, est religieuse. Dans le Coran, les juifs sont ceux qui ont refusé Mahomet. Je ne leur donne donc pas raison, je dis simplement que ce n'est pas une surprise. Ensuite, je ne crois pas qu'Israël soit la représentation ultime du peuple juif puisque, dans sa majorité, il n'y habite pas. Le projet sioniste initial estimait que le destin historique de tous les juifs était d'y émigrer. Or, la plupart des juifs ont préféré la diaspora. Pour moi, les juifs sont plus authentiquement juifs en exil qu'en Israël.

Concernant Rifaa, il n'y avait que vous pour dénicher



GUY SORMAN
Les enfants de Rifaa
musulmans et modernes
Fayard

Un Islam libéral: utopie ou optimisme?



REUTERS

En dépit des manifestations quasi quotidiennes dans le monde musulman contre Israël et les États-Unis, il existe selon Guy Sorman un autre Islam.

dans l'histoire un «Tocqueville musulman»!

Je ne l'ai pas inventé, quand même! Ce n'est pas un inconnu trouvé dans une pyramide égyptienne! Rifaa a été très célèbre jusqu'aux années 1950. À la fois dans le monde arabe et en France. Il a été oublié à partir des années 1950. Est-ce la faute de l'Occident si Rifaa n'a pas eu une grande «descendance» depuis?

Pas seulement. Rifaa a été «tué» une première fois par Nasser et une seconde fois par les Occidentaux. Une fois passée la vague du nassérisme, des dictatures militaires et du modèle soviétique, il aurait fallu que les Occidentaux redécouvrent la tradition libérale du monde arabo-musulman. Mais ils ont préféré se faire les complices des dictatures.

Vous êtes vous-même très élogieux à l'égard du Koweït, que vous dites démocratique. Ne l'idéalisez-vous pas?

L'avantage des Koweïtiens, c'est d'avoir une population très petite et d'avoir beaucoup d'argent. Le Koweït, dans la mesure du monde arabo-musulman évidemment, est un pays relativement libre. On a tellement dit qu'on ne libérait le Koweït que pour des raisons pétrolières. Moi, je rappelle qu'il incarne une grande tradition, l'Islam du grand large, qu'il faut connaître et respecter. Le Koweït, c'est quand même beaucoup mieux que l'Irak.

Si les États-Unis font la guerre à l'Irak, cela ne risque-t-il pas d'anéantir les quelques timides foyers de l'Islam moderne?

D'où provient ce ressentiment? De ce que beaucoup de musulmans n'arrivent pas à entrer dans le développement économique. Mais il faut savoir qu'ils en ont aussi contre leurs propres tyrans, que soutient l'Occident. Au Pakistan ou en Égypte, le ressentiment est nourri par le fait que l'Occident appuie Musharraf et Moubarak. C'est notre double langage qui provoque l'hostilité: on soutient les dictateurs qui appauvrissent leur pays tout en tenant des discours sur le développement des pays pauvres et de la démocratie.

Cette critique rejoint celle d'une certaine gauche. Ça peut paraître surprenant de votre part, compte tenu de l'étiquette de «penseur de droite» dont on vous affuble.

Ni la gauche ni la droite n'ont, sur l'Islam, un discours très cohérent. Mon discours est libéral. Je dis que l'idée de liberté, à la fois politique et économique, est valable pour l'Islam. Les politiques en Occident, et même beaucoup d'intellectuels, considèrent qu'elle est incompréhensible pour les musulmans, à qui ne siéent que de «bonnes dictatures». Beaucoup croient que Saddam Hussein, c'est assez bon pour l'Irak. Vous lisez partout aujourd'hui que l'Islam ignore l'idée de liberté. C'est faux. Rifaa incarne le contraire. C'est l'originalité de ma position. Si vous tenez absolument à me renvoyer à ma caricature, disons que je suis libéral, même pour les musulmans! L'idée de liberté est propre à

la nature humaine. Et elle s'accommodent de toutes les cultures et de toutes les religions.

Vous êtes donc plutôt du côté de Fukuyama (l'idée de la démocratie libérale se propagera inévitablement à l'ensemble du monde) que de Huntington (auteur du *Choc des civilisations*).

Ils ne connaissent pas tellement les réalités mondiales sur lesquelles ils plaquent une grille théorique. Fukuyama dit que le libéralisme est inéluctable; Huntington pense que l'affrontement est inéluctable. Ils sont en réalité un peu symétriques. Je suis presque tenté de les renvoyer dos à dos. Je trouve les deux très idéologues et très déterministes. Ma position est pragmatique. Je dis: il y a un courant de tradition de liberté dans le monde musulman.

Il est très faible et archi-minoritaire, ce mouvement.

Oui. Je ne surestime pas Rifaa et ses enfants. Mais si l'Occident a l'intelligence d'appuyer ce courant plutôt que les despotes, on peut espérer que la liberté progresse dans le monde musulman.

C'est de l'optimisme ou de l'utopisme?

Olivier Roy, un des meilleurs islamologues, a écrit dans *Le Figaro* que j'étais un «optimiste réaliste». Contrairement à Huntington, je ne pense pas que le conflit des civilisations soit inéluctable, ça c'est mon côté optimiste. Contrairement à Fukuyama, je ne pense pas que la réconciliation soit absolument certaine. C'est mon côté réaliste. Rifaa est pour moi une espèce de drapeau, d'emblème. Je crois que l'Islam a de grandes possibilités d'évolution vers la liberté sous toutes ses formes.

arobitaille@sympatico.ca

LES ENFANTS DE RIFAA
MUSULMANS ET MODERNES
Guy Sorman
Fayard
Paris, 2003, 370 pages

LIVRES

PHILOSOPHIE

La tolérance, un idéal fragile

Georges Leroux

Malgré les connotations surtout négatives de son concept — on ne tolère que ce qu'on réprouve par ailleurs —, la tolérance constitue un héritage historique essentiel et demeure aujourd'hui un idéal et une vertu dans toutes les sociétés où le pluralisme émergent rend conflictuelle la cohabitation des cultures et des croyances.

Cet idéal moderne, formulé au moment de l'avènement des États-nations, peut-il nous fournir, comme le souhaite Yves Charles Zarka, l'éditeur de cette trilogie d'études et de textes classiques qui paraît dans sa collection «Fondements de la politique», de nouvelles règles de coexistence? Si, dans son origine moderne aux XVI^e et XVII^e siècles, le concept est d'abord théologico-politique puisqu'il fallait alors opérer une séparation claire des Églises et de l'État, il est devenu aujourd'hui, même dans les sociétés sécularisées, un enjeu surtout politique et moral. La discrimination relative aux croyances religieuses est en effet beaucoup moins importante que le refus de reconnaître l'autre dans sa différence d'identité et de culture.

Les origines d'un idéal

En présentant ce très riche ensemble, Y. C. Zarka a d'abord voulu éclairer les origines et l'histoire d'un idéal européen, formé en Angleterre, en France et aux Pays-Bas au moment des guerres de religion. On trouvera donc ici, en ouverture, un volume entier d'études récentes sur le contexte d'émergence de la doctrine de la tolérance.

La grande figure est évidemment celle de John Locke, étudié dans ses rapports avec ses contemporains mais aussi discuté dans la formulation même de ses positions. La contribution de Jean Fabien Spitz — le traducteur le plus récent de la fameuse *Lettre* après les riches travaux de Raymond Klibansky, qui fut le pionnier, rappelle-t-on, de ces études — met en relief toute la problématique de la détermination des croyances: sommes-nous libres de croire ce que nous croyons? La critique de la coercition, que reprendra Pierre Bayle, était alors une conquête déterminante de la pensée européenne. Cette critique est à la base de la critique contemporaine de la discrimination.

À côté de Locke, il faut faire une place à Pascal, à Hobbes, à Stillingfleet, un penseur important de l'époque, et enfin, surtout, à Pierre Bayle, qui ne reçoit peut-être pas ici, dans le volume d'études, toute l'attention nécessaire. Les deux autres volumes fournissent, dans des traductions pour la plupart nouvelles, les textes importants de ces débats et les documents historiques qui leur sont associés. Tout le troisième volume est occupé par le *Supplément du Commentaire de Pierre Bayle* dans une traduction annotée de Martine Pécharman. Ce texte fondateur, essentiel pour la doctrine des privilèges de la conscience individuelle, est en un sens plus important que les essais de Locke dans la mesure où il contribue non seulement à la discussion politique mais surtout à l'avènement de la liberté fondée sur les droits de l'individu.

La communauté universelle

Dans sa présentation générale, Y. C. Zarka met en relief les enjeux politiques et philosophiques contemporains: l'extension de l'idéal de tolérance, qui débordé les frontières des croyances religieuses et touche désormais toutes les différences de culture et d'identité, exige que le concept soit repensé en fonction d'un idéal de communauté universelle. Parce que cet idéal est d'abord celui de la reconnaissance de l'autre, il constitue une valeur en évolution: chaque époque doit le reprendre pour dépasser le rapport de force et la guerre.

Le défi contemporain le plus net à cet égard est celui des limites de la tolérance politique, et pas seulement individuelle: prenant acte de l'oppression des minorités et reprenant l'idéal cosmopolitique de Kant ainsi que son esquisse d'un gouvernement mondial, Zarka pose la question de la tolérance aux États eux-mêmes. Ceux qui ne respectent pas le principe de réciprocité (accorder aux autres ce qu'on exige pour soi-même), ceux qui violent systématiquement les droits de leurs minorités ou qui sont systématiquement agresseurs ont-ils encore eux-mêmes le droit à la tolérance universelle des nations? Que veut dire pour eux la notion de souveraineté? Cette question peut être généralisée sur l'horizon d'une existence mondiale en devenir, où la place de l'autre, selon l'expression de Leibniz et



Raymond Klibansky fut un pionnier des études sur le contexte d'émergence de la doctrine de la tolérance.

de Bayle, est l'enjeu fondamental, c'est-à-dire la capacité à sortir de soi.

Rien de cela ne serait possible sans une éducation des individus et des peuples au pluralisme et à la tolérance, et ces trois volumes sont l'exemple même des projets qu'il faut aujourd'hui multiplier: ils nous rappellent que la tolérance est une idée historique et, par là même, fragile et toujours menacée. Les débats au sein desquels elle fut développée ne ressemblent pas entièrement à ceux qui nous occupent, mais la visée est la même: dépasser la violence, accueillir l'autre dans ses différences, faire la paix.

LES FONDEMENTS PHILOSOPHIQUES DE LA TOLÉRANCE EN FRANCE ET EN ANGLETERRE AU XVII^e SIÈCLE

Tome I: *Études*, 319 pages; tome II: *Textes et documents*, 449 pages; tome III: *Pierre Bayle - Supplément du Commentaire philosophique*, 264 pages
Sous la direction d'Yves Charles Zarka, de Franck Lessay et de John Rogers
Presses universitaires de France, «Fondements de la politique»
Paris, 2002

ÉCHOS

Prix Louis Pauwels

Thierry Hentsch vient de remporter le prix Louis Pauwels pour son livre *Raconter et mourir* paru l'autisme dernier aux Presses de l'Université de Montréal. L'auteur avait déjà fait parler de lui il y a quelques années avec *L'Orient imaginaire*, aux Éditions de Minuit.

Le conteur Bienvenue

Yvan Bienvenue, cocréateur de la série des Contes urbains à La Licorne, se voit honoré d'une soirée en son hommage. En première partie, Jean-Marc Massie présente le conteur, alors que Claudette L'Heureux et Julie Beauchemin racontent chacune une histoire tirée du répertoire de Bienvenue. L'auteur présentera un florilège de ses plus belles histoires. Le dimanche 9 février à 19h30, au Sergent recruteur, 4650, boulevard Saint-Laurent, Montréal (514) 287-1412.

Dix ans d'édition

Pour célébrer son dixième anniversaire, la maison Ecosociété présente un spectacle qui met en vedette les mots de quelques-uns de ses auteurs et amis (Omar Actouf, Colette Beauchamp, Michel Chossudovsky, Pierre Dubois, Jacques B. Gélinas, Serge Mongeau, Madeleine Parent, Marcel Sévigny, Louise Vandele). Le tout est appuyé par les chansons de Richard Desjardins, des Vulgaires Machins et de Caroline Harvey. L'humour des Z-partistes sera aussi de la fête. Le mardi 11 février à 20h à Montréal, au Lion d'Or, 1676, rue Ontario Est (coin Papineau). Entrée: 15 \$. Pour information: (514) 521-0913.

Yann Martel en nomination

Le roman *Life of Pi* du Montréalais Yann Martel a été retenu dans la sélection finale des candidats au «Book of the Year Award», à Londres. L'auteur a remporté le prestigieux Booker Prize, l'an dernier. Une traduction française du livre doit paraître plus tard cette année chez XYZ. Parmi les autres concurrents en lice cette année au «Book of the Year Award», on note l'Américain Michael Moore, avec *Stupid White Men*, traduit en français chez Boreál.

DANS LA POCHE

Autrement dit

JOHANNE JARRY

«*Il traversa la pièce et perçut l'écho de ses propres pas. Et il sut que, maintenant qu'il était seul, il ne cesserait de les entendre aussi longtemps qu'il vivrait.*» Cet écho résonne longtemps après la lecture de *Comme un vol d'hirondelles* (10/18), un roman prégnant de William Maxwell. Son titre original, *They Came Like Swallows*, beaucoup plus juste, rend compte du mouvement qui traverse la vie des Morison en 1918 pendant l'épidémie de grippe espagnole. Ce sont principalement Robert, l'ainé, déjà amputé d'une jambe, et son frère Bunny qui rendent compte des bouleversements que la maladie inflige à leur famille, les laissant orphelins de mère. Le roman de Maxwell est marqué par la perte, un thème souvent exploré en littérature mais que l'auteur réussit à singulariser en saisissant les imprévisibles regards de Robert et Bunny ainsi que le désarroi de leur père resté seul avec eux. L'œuvre de cet auteur américain mérite un large détour.

Jack, un photographe en panne et en peine d'amour, vit en reclus à la Minerve. Un beau-frère plutôt excessif le secoue de sa torpeur. Tous deux prennent la route pour un nowhere destiné à ramener Jack sur ses rails. Une belle jeune femme se joint à leur duo. À la fin du périple, Jack recommence à faire de la photogra-



phie, à aimer. *Chercher le vent* (Boreál compact), deuxième roman de Guillaume Vigneault, aurait résonné plus singulièrement si Jack, qui croit être critique à l'égard de la société, avait posé un regard moins conventionnel sur un monde qu'il ne remet jamais fondamentalement en question. Peut-être parce que ce dernier est malgré tout bienveillant pour sa personne. Après tout, ses photographies et son nom circulent à New York, et une belle jeune femme se montre tout à fait disposée à l'aimer.

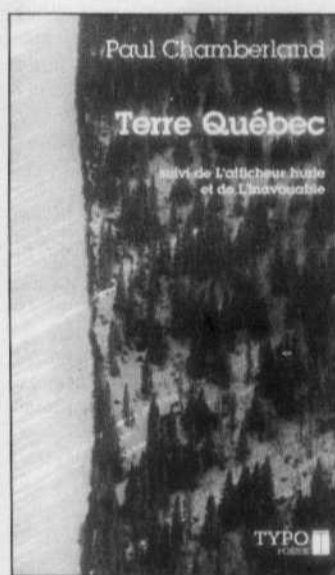
Un beau matin, à Budapest, un jeune garçon de 15 ans est arrêté puis embarqué dans un train. Il ignore sa destination. On parle vaguement d'un endroit où il faudra travailler pour les Allemands, on essaie d'être à la hauteur de la situation. Le narrateur et les passagers, le lecteur en prend brutalement conscience, ignorent l'horreur qui les attend. Comment, d'ailleurs, auraient-ils pu l'imaginer? La force du livre *Être sans destin* (10/18), de l'écrivain hongrois Imre Kertész, Prix Nobel de littérature 2002, réside dans la candeur du regard de son narrateur. Pourtant, rien ne lui échappe, et les moindres détails de la réalité des camps passent dans son récit. Mais, autre choc de lecture, cet univers concentrationnaire a un visage humain; l'homme qui trouve la hanche (à froid) du narrateur ressemble à un homme. Comment fait-il pour ne pas se révolter? Survivre, on le comprend, réclame le mince filet d'énergie qu'il lui reste. À son retour à Budapest, on le presse de recom-

mencer une nouvelle vie. À ceux qui n'ont rien vu, le jeune homme de 16 ans répond: «*Je vais continuer à vivre ma vie invivable.*» L'œuvre suivra.

Dans *La Petite Bijou* (Folio), de Patrick Modiano, la vie d'une jeune fille dérive depuis qu'on lui a appris la mort de sa mère, qui l'avait abandonnée pour aller vivre au Maroc. Elle est bouleversée quand elle croit la reconnaître, vêtue d'un vieux manteau jaune, assise sur un banc dans une station de métro à Paris. Elle la suit, parle à sa concierge, mais elle ne va pas plus loin; ce serait s'exposer encore à l'abandon. Une enfant qu'elle garde occasionnellement ravive ses souvenirs d'enfance. Elle se reconnaît si bien dans cette petite trop souvent laissée à elle-même qu'elle en perd presque la raison. On retrouve ici le vertige qui habite les êtres abandonnés, motif récurrent et sans doute inévitable (pour l'écrivain) qu'on retrouve dans tous les livres de Patrick Modiano.

Plaisir du texte

Du plaisir, voilà sans doute ce qu'offrent ces *Écrits sur le théâtre* (Points) de Roland Barthes, rédigés entre les années 50 et 70. Les textes que réunit et présente Jean-Loup Rivière ont tous été relus par Roland Barthes à la fin des années 70, peu de temps avant sa mort accidentelle. Celui-ci, qui aime pourtant le théâtre, y va de moins en moins. Pourquoi? «*[...] je n'aime pas qu'un acteur se déguise, et c'est peut-être là l'origine de mes démêlés avec le théâtre.*» Il y fait une lecture très



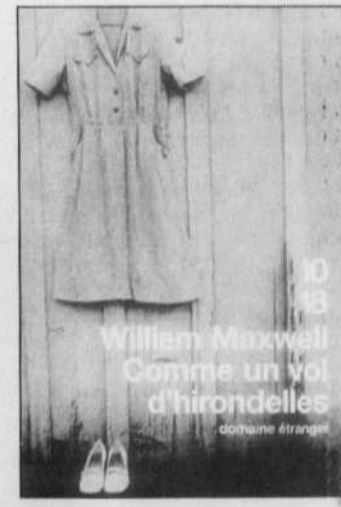
convaincante de *La Locondiera*, rappelle comment Brecht l'a définitivement marqué, observe comment le Godot de Beckett est devenu adulte. Jean-Loup Rivière a bien raison quand il écrit que c'est au lecteur «de sentir en quoi ces textes ne sont ni "actuels", ni "anciens", mais intemporels». Retenons ce dernier mot.

Autre regard sur les livres dans *Bouquinier* (Points), où Annie François développe de façon fragmentaire son rapport exclusif et vital à la littérature. Quand on est pareillement épris, on comprend qu'elle ne puisse s'endormir, aussi tard soit-il, sans avoir lu quelques pages. On opine vigoureusement du chef quand un ami lui suggère de lire *Rouge décanté* de Jeroen Brouwers et on partage l'angoisse

qu'elle éprouve quand on veut lui emprunter ce bouquin-là (le reverrai-je?). Il y a des livres partout dans cette vie-là: c'est réjouissant.

Saveurs indiennes

Mentionnons la parution de *Terre Québec*, suivi de *L'afficheur hurle* et de *L'Inavouable* (Typo), trois textes importants de Paul Chamberland, publiés en 1964, 1965 et 1968, témoins d'une époque charnière au Québec et porteurs d'une œuvre à écrire. Cette nouvelle édition présente une notice biographique mise à jour, une bibliographie augmentée ainsi que quelques extraits d'articles critiques récents. Et, pour finir, le lecteur impatient de découvrir la prose de Yann Martel, Prix Pulitzer 2002 pour *Life of Pi*, peut lire *Paul en Finlande* (Boreál compact), premier recueil de nouvelles de l'auteur.



LES PENSÉES EN BATAILLE GALILÉO GALILEI

«**NOS AÏEULS: PÈRE ET MÈRE ?**»
à l'occasion de la pièce **Au bout du fil** de **EVELYNE DE LA CHENELIÈRE**

Wajdi Mouawad

DIRECTEUR ARTISTIQUE ET GÉNÉRAL DU THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

RENCONTRE

Benoît Lacroix

HISTORIEN, THÉOLOGIEN, ÉCRIVAIN

SAMEDI LE 8 FÉVRIER, À 13H30
à la librairie Gallimard, 3700 Boulevard Saint-Laurent, Montréal
POUR INFORMATIONS: 514 / 499 2012

UNE COLLABORATION

ACTIVITÉ GRATUITE



Librairie Gallimard

www.gallimardmontreal.com

Les poètes de l'Amérique française

Proposent
Un récital de Lise Gauvin
une nouvelliste de l'INSTANT MÊME

Avec
Robert Huard, basse
Nathalie Tremblay, piano
Marcel Lapointe, saxophone

Une présentation de Guy Cloutier

Lundi 10 février, 19 h 30
Chapelle du Musée de l'Amérique française
2, Côte de la Fabrique, Québec
(418) 692-2843

Mardi 11 février, 20 h
Maison de la culture Plateau Mont-Royal
465, av. du Mont-Royal E., Montréal
(514) 872-2266

木
白

LE DEVOIR

DE VISU

ARTS VISUELS

Sous le signe de la forêt

MARC SÉGUIN,
STÉPHANIE BÉLIVEAU,
JEAN-SÉBASTIEN DENIS,
JULIE OUELLET
Galerie Simon Blais
5420, boulevard Saint-Laurent,
bureau 100
Jusqu'au 15 février

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La galerie Simon Blais présente en ce moment une exposition de groupe qui, à certains égards, ne manque pas de cran. Quatre jeunes artistes y exposent des toiles qui démontrent bien la vitalité de la peinture actuellement à Montréal et au Québec en général. On n'avait pas besoin d'une démonstration de cet état de fait — la peinture demeure ici une pratique vigoureuse et quiconque doute que nous cherchions à la défendre se trompe effrontément — mais le quatuor présentement sous vitrine affiche une assurance dont il faut tenir compte.

D'abord, un geste. Celui du galeriste. Sans être nécessairement frileux, le galeriste Simon Blais, un de ceux dont la ligne de conduite dans le réseau des galeries dites commerciales est la mieux définie, n'a jamais été de ceux qui font le plus de bruit. Or, le voilà qu'il ouvre grandes ses portes, en même temps, à quatre jeunes artistes, afin de leur permettre de rejoindre son écurie. Rarement voit-on une telle marque de confiance dans ce milieu.

De ce nombre, deux sont des anciens protégés de la galerie Trois Points. Marc Séguin, dont la carrière en trombe ne semble pas vouloir ralentir, et Stéphanie Béliveau, qui rarement déçoit, se joignent à la galerie. Là, disons-le, le risque est calculé: les carrières de ces deux jeunes sont bien lancées, leur succès, chose rare, se mesurant tant du point de vue de l'esthétique que de celui du marché.

Par contre, deux artistes qui ont moins eu l'occasion de faire leurs preuves que les deux premiers s'ajoutent au groupe. Jean-Sébastien Denis, l'an dernier, avait loué un espace de l'édifice Belgo afin de montrer de grandes compositions picturales plutôt réussies. Julie Ouellet, quant à elle, est une jeune peintre qui, sauf erreur, en est à ses premiers pas dans le domaine. En 2000, à la défunte galerie du Vidéographe, les deux avaient exposé des œuvres en commun, sous le titre de *Kamera Copula*, qui jouaient sur leur intimité: ils formaient un couple dans la vie.

Le geste de Simon Blais peut surprendre, dans la mesure où il fait confiance à deux artistes aussi peu expérimentés. Denis nous avait étonné à deux reprises, quand il avait exposé des séries de photographies singulières, une fois à *Artifice 98*, une autre fois à la petite galerie Lieu Ouest. Ses images avaient ceci de particulier qu'elles montraient des corps qui donnaient l'impression d'avoir été déformés par le processus même qui leur avait donné naissance, celui du développement de la photographie. Comme délavés, ces corps s'effaçaient partiellement derrière un écran maculé de bulles. L'effet était saisissant.

Empreintes boueuses

Chez Blais, comme l'an dernier au Belgo, Denis investit la peinture avec un certain aplomb. Terreuses, ses surfaces accumulent les marques picturales, toutes sombres, sales, qui, à force de s'additionner, rappellent, mais par bribes, les méandres d'une dense forêt. Les toiles de moyen format de Denis, de la série *Les Combustibles*, ont cette particularité de multiplier les marques picturales sur la toile sans que celles-ci soient amalgamées ou totalement distinctes. De fait, ces cercles, ces frottings, des branchages évoqués peut-être, entassés dans l'espace du tableau, fonctionnent comme si des relents revenaient en tête après une promenade dans des bois ténébreux.

Les formats moyens sont à notre avis mieux réussis que le grand format retenu pour cet accrochage. D'une part, comme la myriade de petits dessins dans l'exposition dont le peintre semble abondamment se nourrir et s'informer, *Les Combustibles* ne craignent pas de faire confiance à un langage plastique plus abstrait, comme le montrent les fonds faits de pastilles, semblant planer au creux de

ces souvenirs. Au contraire, la grande toile, *Forêt ou éparpillement de spasmes ou de souffles*, n° 7, moins bien résolue, ne donne pas l'impression que le peintre a eu confiance en sa capacité de mêler les différents vocabulaires qu'il emploie. Sur un arrière-fond légèrement tumultueux, Denis a dressé un mur de grandes taches sombres qui enlève toute faculté à ses signes groupés de flirter avec la belle ambiguïté qui donne à ses toiles moins grandes un aspect plus inquiet.

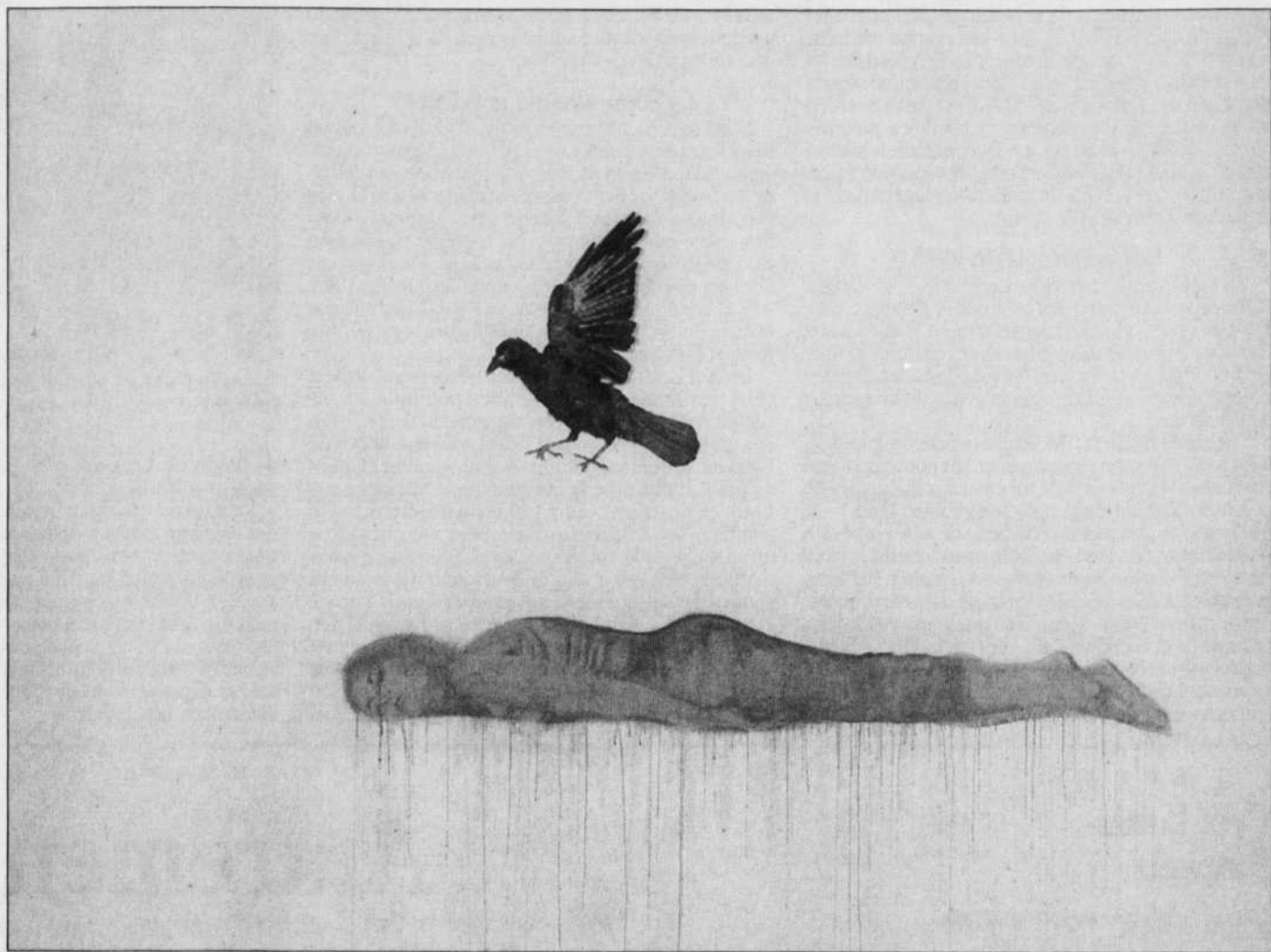
Denis montre bien que, si tout n'est pas résolu dans son travail (mais on ne souhaite à personne de parvenir à un tel état), il est véritablement entraîné dans un processus de recherche.

De la taxidermie

Les œuvres de Marc Séguin, qui tendent à éclipser celles de ses confrères par leur caractère sensationnel, attireront sans doute plus spontanément l'attention. Il est préférable d'en avertir les lecteurs: ceux qui parmi vous jugeaient les dernières productions de Séguin trop manichéennes, ou comme manquant de subtilité, doivent savoir que sa dernière production, éminemment théâtrale, n'aurait rien pour les faire changer d'idée.

Séguin, pour cette nouvelle série intitulée *Roadkill*, a choisi la voie bien connue de l'intégration d'éléments *ready-made* à même la toile. Mais plutôt que de chercher uniquement à créer un effet d'hétérogénéité (il est vrai que la stratégie n'en est plus là depuis des lunes: Rauschenberg, avec ses *combine paintings*, avait fiché une chèvre dans un de ses tableaux en 1959), Séguin en profite pour donner à ses nouvelles toiles un caractère théâtral fort.

Ces éléments sont des animaux empaillés. Littéralement. Pour augmenter la charge narrative de ses toiles d'un autre effet, plus dramatique, Séguin a collé à la surface des tableaux ces bêtes majestueusement préservées par la science de la taxidermie. Une buse pattue, un loup et un corbeau rôdent dans ces toiles. Le corbeau plane au-dessus d'un corps semblant perdre sa substance comme son sang, coulant sereinement sous lui (là, on pense, en moins impressionnant, à la série des *Nerve* de Betty Goodwin). La buse, tête en bas, comme détronée des airs, s'abîme devant cette lune blême, suggérée par les textures de vernis. Le loup, dans le tableau le plus violent de la suite — une œuvre moins chargée symboliquement, plus littérale —, semble s'attaquer au corps d'une femme, une silhouette noire. Cette dernière est la plus évidente du groupe,



Roadkill 1 (Corbeau), 2002, de Marc Séguin.

GALERIE SIMON BLAIS

la plus immédiate, avec des ficelles par trop apparentes.

Ces œuvres ne sont toutefois pas aussi vulgaires qu'on pourrait le croire. Certes, elles tentent de convaincre par des moyens qui ne partagent rien avec un quelconque mode suggestif. Spectaculaires et tragiques, d'autant plus que ces drames se produisent au cœur de larges toiles autrement immaculées, ces mises en scène fortes ont le bonheur d'être mises en contraste par un quatrième tableau. Dans *Portrait Yves* (un hommage au regretté Yves Gaucher, ancien professeur et ami de Séguin), une tache blanche, très texturée, plane au-dessus d'un portrait tragique. Ce qu'il y a d'intéressant, c'est que le pigment blanc, très épais, joue le même rôle que les animaux, ajoutant au relief et de la texture au tableau, exploitant la fracture.

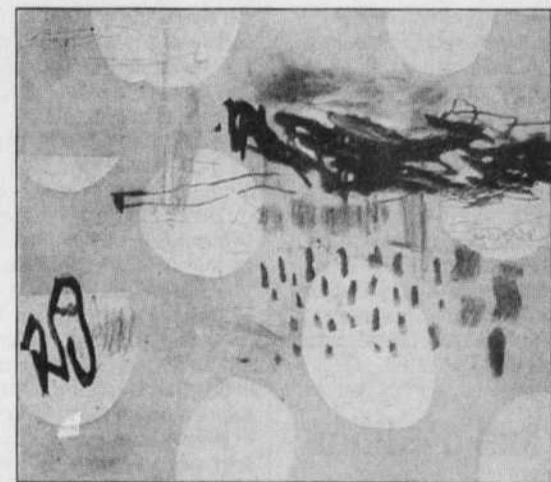
De la narration

Les œuvres de Stéphanie Béliveau continuent d'exploiter la narration tout en l'appuyant sur une matérialité exacerbée. Sombres, tachées par les frottages intensifs

qu'elles subissent, ces surfaces ratonnées salis, semblent revenir sur des manières et des sujets chers aux Symbolistes; ces corps morcelés peuvent faire penser à une sorte d'Ophélie noyée à même les pigments de la toile. Les grandes

autres. Ses œuvres, elles aussi aux tons saisis, semblent revenir sur des manières et des sujets chers aux Symbolistes; ces corps morcelés peuvent faire penser à une sorte d'Ophélie noyée à même les pigments de la toile. Les grandes

œuvres sont plutôt sages; les petites sont plus exploratoires, mais dans une manière connue. Cependant, dans les deux cas, une volonté de comprendre la matière avec laquelle l'artiste joue est palpable. C'est déjà ça.



SOURCE GALERIE SIMON BLAIS

Toile de la série *Les Combustibles*, de Jean-Sébastien Denis.

Exposition de groupe

Stéphanie Béliveau Marc Séguin
Jean-Sébastien Denis Julie Ouellet

Jusqu'au 15 février

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent 102 (St. 514 849 1165) Ouvert du mardi au vendredi, 10h à 18h, samedi 10h à 17h

TOUT FEU TOUT FLAMME

Exposition de plusieurs diplômés depuis la fondation d'Espace VERRE (1983)



Galerie Espace VERRE

1200, rue Mill
Montréal (Qc) H3K 2B3
(près du pont Victoria)
(514) 933-6849

www.espaceverre.qc.ca
info@espaceverre.qc.ca

du 7 février au 8 mai 2003
du lundi au vendredi
de 9 h à 17 h



Québec
Ministère de la Culture
et des Communications

CONSEIL DES ARTS
DE MONTRÉAL

Ville de Montréal

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN
DE MONTRÉAL

MACM

River-Printemps 2003
www.macm.org

Éveiller sa créativité - Découvrir ses passions!

Ateliers et rencontres pour adultes

Place à la magie!

Pellán

Archambault

Molinari

Place à la magie!

LES ANNÉES 40, 50 ET 60
AU QUÉBEC

Exposition d'œuvres de la Collection

Les Mercredis Place à la magie!

À compter de 18h, 6 \$

Ateliers de création, activités d'arts

plastiques 5, 12 et 19 février

C'est toute une mascarade - Atelier de

peinture inspiré de l'œuvre de Pellán

16 et 26 mars, 2 et 9 avril

Cheminement bleu - Atelier de

peinture inspiré de l'œuvre

de Borduas

23 et 30 avril, 7 et 14 mai

Coup de soleil - Atelier d'impression

inspiré de l'œuvre d'Archambault

Les Samedis Place à la magie!

15, 22 et 29 mars

de 13h à 16h, 40 \$

Série de trois ateliers qui explorent

le processus de création de trois

artistes: Pellán, Riopelle et Molinari

Les Rencontres Place à la magie!

12, 19 et 26 février (en français)

12, 19 et 26 mars (en anglais)

À compter de 18h30

Inscription obligatoire

Série de trois rencontres sur l'art

des années 40, 50 et 60 au Québec

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
Québec